

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce

LES OUVRIERS HOTES DE S. M. LE ROI



Ainsi que la presse quotidienne s'est fait l'écho les invitations des étudiants, des ouvriers et des pauvres par S.M. le Roi prouvent la haute attention et sollicitude du Souverain Bien Aimé qui voit se rallier autour de son Trône tous les coeurs travaillant avec énergie, redoublant leur activité, confiants dans un avenir glorieux pour l'Egypte et Son Auguste Souverain le Roi Farouk Ier.

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO :

**Ahmed Rassim, Ch. Zahar, Eloy Trouvère, J. O-ski, Maurienne
Charlotte Tøghel, A. Khedry, Etienne Meriel, J. B. Vivante, Jeanne Marquès
A. Shual, G. Kéroillas, Sem, etc., etc.**

HELLAS SPECIAL

PAPASTRATOS

Tabacs grecs purs



20 Cigarettes P.T. 7

CIGARETTES PAPASTRATOS

“UN DÉLICIEUX RAPPEL DE LA GRÈCE

R. C. No. 4924

la semaine égyptienne

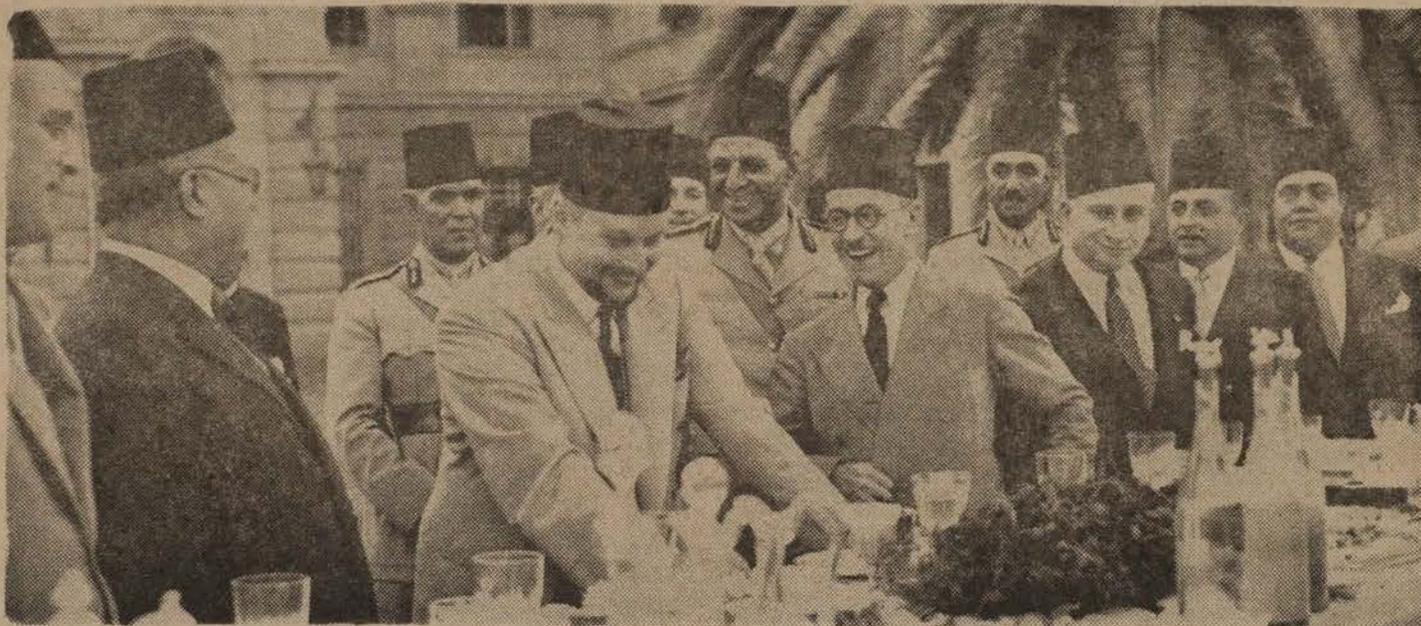
la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 125
Luxe P.T. 200

Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE, Tél. 49235

Au Palais d'Abdine

LA RÉCEPTION ROYALE DES ÉTUDIANTS ÉGYPTIENS



Sa Majesté s'entretenant avec les journalistes. On voit sur notre photo aux côtés du Souverain MM. Aboul Fath, Antonn Gemayel Bey, Edgard Gallad, Karim Tabet, etc.

Pour donner un témoignage de Sa haute satisfaction aux lauréats des Facultés et Ecoles Supérieures du pays, S.M. le Roi Farouk I avait convié les 10 premiers étudiants ayant réussi à leurs examens à un thé qui fut offert au Palais d'Abdine et que le Souverain rehaussait de sa présence.

Après avoir visité les principales salles du Palais, les jeunes convives eurent l'honneur d'être présentés au Roi par S.E. le Premier Chambellan, puis l'on prit le thé, S.M. invitant les membres de la Presse à sa table et s'entretenant longuement avec chacun d'entre eux.

Une photographie dédicacée par S.M. le Roi fut ensuite remise à chaque invité et au moment où le Souverain se retirait, S.E. Hassanein Pacha, Chef du Cabinet Royal donna lecture du magnifique message Royal suivant à la Jeunesse du pays :

« Je vous salue ô Jeunesse de la science, ô diplômés des Universités et des Institutions. Je salue vos jeunes filles. Je salue vos jeunes gens.

« Je sens le bonheur envahir Mon âme lorsque Je vous vois entourer Mon Trône de l'auréole de votre science et de votre jeunesse. Un Trône, une Couronne qui sont entourés de la science et de la jeunesse sont un Trône et une Couronne dignes de l'Égypte de l'Égypte d'hier et de l'Égypte de demain.

« L'Égypte d'hier, l'Histoire a pris soin d'en parler

et d'exalter son oeuvre. Mais l'Égypte de demain, c'est vous qui en êtes responsables; elle est un dépôt qui vous est confié. Faites en sorte que l'Éloge de l'Histoire en ce qui vous concerne soit aussi résonnant qu'il l'a été pour vos aïeux.

« J'ai voulu, par cette réunion, que vous réalisiez de près Mon affection pour vous et Mon appréciation de la science en vos personnes, et qu'en Mon nom, vous saluez nos camarades, que leur chance, plus modeste, a placés après vous dans le classement. Faites-leur part de Ma fierté, de votre succès et du leur. Tout diplômé scientifique nouveau est considéré comme un astre brillant dans le ciel de Mon pays.

Vous êtes les porteurs de Flambeaux. Nombreux sont ceux qui attendent la lumière que vous portez pour se guider dans la voie de la vie. Ne les faites pas trop attendre. Rendez-vous utiles par votre science et tirez-en profit. Que votre religion, votre patriotisme, votre foi et votre honnêteté vous immunisent contre l'erreur.

« Levez les Flambeaux au-dessus de la route. N'en faites pas un feu qui brûle mais une lumière qui éclaire. Suivez votre chemin avec la grâce de Dieu. Voici Ma main dans les vôtres, participant au travail avec vous, une main forte, non pas parce qu'elle est la main d'un Roi ni parce qu'elle est la main d'un jeune homme mais parce qu'elle est la main d'un Égyptien ayant foi dans l'Égypte.

« Ayons tous fois dans l'Égypte terre bénie de Dieu. Travaillons pour elle. Dieu verra nos oeuvres et les bénira ».

GÉNÉALOGIE DE L'OUSTAZ ALI

I. SIRIUS, — pour le pedigree.

Seul le mulet nie son origine.

II. BOUDDHA et JESUS, — sans patrie, famille, propriété et convoitise aucune, ils vivaient leur enseignement qui était altruisme plein de pureté et d'amour, pétri de bonté et de douceur.

Il tombait de la neige à habiller les pauvres. Comme l'aiguille qui habille les autres et demeure nue. La chandelle offre sa lumière en se consumant.

Qu'est devenue la bonne-nouvelle qu'ils destinaient à l'univers?

Quelqu'un frappa à la porte du Bien-Aimé et une voix de l'intérieur demanda: «Qui est là?» Il répondit: «C'est moi». Et la voix dit: «Dans cette maison, il n'y a pas de place pour Moi et pour toi». Et la porte resta fermée.

Alors le fidèle s'en alla dans le désert, jeûna et pria dans la solitude. Un an après, il revint et frappa de nouveau à la porte, et la voix demanda encore: «Qui est là?» Et le fidèle répondit: «C'est toi». Alors la porte s'ouvrit. (Djéjal-El-Dine-El-Roumi)

III. SI-GOHA, — moins Simple qu'on ne le croit, ce maître ès-sottises des dévies et des ris.

Le mauvais oeil vide les maisons et remplit les deux-tiers des cimetières.

Point n'est besoin que Shéhérazade nous conte que Si-Goha cachait, sous une apparence stupide de bouffon extravagant, un fond sans égal de finesse, de sagacité, d'intelligence et de sagesse, sans compter qu'il était l'homme le plus instruit, le plus spirituel et le plus amusant de son époque.

Celui dont le langage est doux se fera allaiter par une lionne. Quand une femme est amoureuse, elle est capable d'offrir sa vertu même par le trou de la serrure.

IV. CHARLIE CHAPLIN aussi, héritier des godillots de Si-Goha, n'est pas le gogo qu'il veut bien paraître.

N'ayant plus de famille, il prit un chien pour oncle.

Un humble vagabond, — sa discipline est intérieure.

Le mouvement est une bénédiction. Le pied ne frappe que l'endroit qui lui va.

L'existence serait bien monotone sans la curiosité de la fantaisie qui nous attend, — en avant.

Si l'erreur a une mère, cette mère est la routine.

Son passé? — le passé est le passé, il est mort.

Son avenir? — la vie est d'une heure.

Plutôt vivre sous l'aile d'une mouche que dormir dans une tombe.

Il va son chemin, — et passe comme toute chose passe sur nos chemins du fini.

Vis comme tes voisins, ou fuis-les.

Point de biens pour être libre, — il sait vite partager, né fut-ce qu'on donnait de son cœur.

Fais le bien et couche avec un serpent. Qui mange seul son pain, soulève son far-

deau avec ses dents. Que celui qui boit rende visite à celui qui s'est cassé la jambe.

Et, s'il vient à réaliser son altruisme, les mésaventures l'accablent, — les désillusions sont le lot commun.

L'arbuste qui produit la rose, produit aussi l'épine. Le minaret s'est écroulé, pendons le barbier!

Mais il demeurera serein, parce que c'est un justé qui porte en lui la beauté, cette exaltation de la vérité, — point l'espoir, cette incertitude.

L'âne bien traité manifeste sa joie par une ruade. Si longue que puisse être la nuit, le jour viendra. Que ta colère ne dure que le temps de remettre en ordre ton turban.

Il sourira toujours, — on lui rendra bien, une fois, la monnaie de sa pièce.

Contentement est richesse. La tortue meurt sans pouvoir gratter le dos.

Voici une fleur! — toute la nature est là.

Quand vient la rose s'en va le froid.

A la sottise des gens, il hausse les épaules. Une seule ombre: le gendarme, — la brute sans raison, la raison sans sentiment et qui prétend représenter la justice.

Ce qui est amer ne s'adoucirait pas, même si on le fourre dans le cul d'une abeille. L'homme violent rassasie sa mère de serpents. Le faucon ne se débat pas lorsqu'il est pris. Si tu es piquet, patiente; lorsque tu seras maillet, frappe.

Sacrilège! — il fuit, pour retrouver ses rêves. La route pour lui, les livres, l'amour ou la progéniture pour d'autres, — l'ailleurs pour tous où les gens sont meilleurs. Il passe, comme les êtres et le temps lui-même passent, en rêvant.

L'homme est un oiseau sans ailes.

V. OUSTAZ ALI, avant-dernier rejeton de l'illustre lignée, est né, à Suez, poète.

Si tu as connu ses ancêtres, tu le reconnaitras. Il leur ressemble plus qu'une datte ne ressemble à une datte.

De son métier, il déambulait dans les jardins publics, chargé d'une gerbe de rossignols qu'il vendait à bon prix, — pour ce que valait la science des autres.

L'esprit, comme la mer, est insatiable. Science passe richesse.

Puis, en devenant comptable dans un asile, il mit à son actif la sagesse des fous et balança la folie des gens qu'on dit raisonnables, — tel fût le bilan de son expérience.

On demanda au four comment le feu le pénétra: «Par ma bouche», dit-il. Le cœur d'un fou est dans sa bouche et la bouche du sage est dans son cœur. Le bien comme le mal, c'est à soi qu'on le fait.

D'injustes tribulations l'opprimèrent, — qu'importe! sur la voie du savoir, il avait le refuge inviolable d'une âme forte, donnant sur le jardin secret, tout étoilé, de la poésie.

Dissipe tes chagrins, tu ignores ce qui l'arrivera demain. Dors sur le côté qui te fait reposer.

Comme Petit-Jean des Plaideurs de Racine, il s'exprimait en aphorismes savoureux, en proverbes du terroir, comprimant, en quelques grains de sel, la somme de la sagesse des temps. Seul, parfois il divaguait, — parce que, pour un poète, si belle que soit la réalité, il aime à capter un peu de la splendeur de ses rêves.

*Bats le cumin, tu sentiras son parfum.
La feuille du mûrier devient de la soie.*

VI. AHMED RASSIM, — ou «Vers le Canal d'Eau Douce», en préparation —, est la suite imprevue du Petit libraire devenu Grand.

Le nouveau tamis trouve toujours un clou pour être suspendu.

Il a si vite grandi qu'on confond le fils avec le père, la créature avec son créateur.

*N'engraisse pas ton chien, il te mordra;
laisse-le avoir faim, il te restera fidèle.*

Qui donc est installé à l'Hôtel Bel-Air, fumant un cigare, buvant du whisky en échangeant des propos sur l'amour avec un professeur d'histoire naturelle? Qui fréquente la fille d'un Bey spéculateur et un bas-bleu auxquelles il raconte des histoires loufoques? Quel est cet homme de goût à qui l'on demande conseil et qui compose, en deux mots, de subtils poèmes chinois? L'Qustaz Ali? ou Ahmed Rassim?

Avec un habit d'emprunt, on est quand

même nu. Quand on est nu, mieux vaut s'asseoir que de rester debout.

L'ongle d'Ahmed Rassim n'était pas suffisamment sorti de sa chair pour qu'il le coupât.

*Lave la chaudière et laisse couler l'eau,
il n'en dégouttera que ce qu'il y a dedans.*

Il faut manger le concombre quand il est vert et le melon quand il est jaune.

A l'Acte II, notre karakoz Ali ne tient plus le grand rôle de son guignol populaire; il a cédé les tréteaux à son ami le malicieux apothicaire et à son accaparante smala.

*Un puits ne s'emplit pas avec de la rosée.
Nous lui fimes boire du lait de notre vache,
il se crut notre associé. Nous jouâmes avec des chiens, ils devinrent nos cousins.
On ne désigne pas aux souris la porte de sa maison.*

Notre compare, dont l'oeil est tout regard, est quand même là, comme auparavant, poète d'Il y avait une fois... et «si correct qu'il offre des parfums à la femme du cordonnier avec laquelle il a passé une nuit inoubliable, — en rêve seulement».

*Coupez au porc son museau et sa queue,
c'est toujours un porc. Menez un âne à la Mecque,
fût-ce l'âne du Messie, vous n'en ramènerez jamais qu'un âne.*

Nos problèmes sociaux se mêlent aux actualités, exquisement dessinés (comme ces palmiers dont parle Rassim) avec un crayon trop fin, — avec une bonté, pour le visage d'Allah, qui fait accroire qu'Ally fut atteint de typhoïde.

La poule pond l'oeuf et le coq se plaint de ses hémorroïdes.

Pauvre Ally! l'existence lui écrase encore bon nombre d'oignons sur le nez.

*Toi qui te place entre l'oignon et sa pelure,
tu ne sentiras que le rance.*

N'ayant pu, un peu, soulager les misères d'autrui, dégoûté des loups qu'il fraye, il renonce à sa chimère d'offrir une impossible allégresse à ceux qui sont dans l'infortune, et il s'en va vers ses deux feddans, «vers le canal d'eau douce», pour supporter la vie avec calme et sagesse.

*Celui qui touche au miel doit se lécher les doigts. Toute la mer est salée. Quand un homme riche demande des enfants,
Dieu lui donne de l'argent; quand un homme pauvre demande de l'argent, Dieu lui donne des enfants.*

VII. OUSTAZ ALI (en anticipation), loin des civilisés aux vilaines petites, goûtera, dans l'étale plaine nilotique, la volupté de la méditation; il mesurera les gens et les choses aux aspects de l'éternité et, prenant conscience de son unité intérieure, il comprendra mieux le bonheur qui lui reste; alors, il transformera ses pleurs en quelques jolis chants, — que nous attendons.

Si le pigeonneau ne roucoulait pas, le serpent ne l'aurait pas déniché. Il mangea le cadeau et chia sur le plat. Va-nu-cul et se plaît à critiquer! Le sel ne sera pas rongé par les vers. Les chiens ont beau aboyer à la lune, la lune n'en brille pas moins.

CHARLES ZAHAR



VERS LE CANAL D'EAU DOUCE

LE PETIT LIBRAIRE (Images pour un écran)

Tome II

— «... Nous voulons une scène de fous à laquelle tu aurais assisté», grogna le pharmacien.

Et Oustaz Ali dit :

— «Une vraie histoire de fous? Voici la dernière :

Une grande Société Commerciale qui possédait un journal cherchait un comptable. Les trois candidats qui se sont présentés devaient être examinés par le Directeur Général et son adjoint. Ces derniers décidèrent de poser la même question à chacun des trois, séparément :

— Combien font quatre et quatre?

A ces mots, le premier tira de sa poche une machine à calculer et une règle mathématique à glissière. Il fit fonctionner la machine puis effectua un contrôle serré du résultat obtenu. L'ayant pointé il se tourna vers les examinateurs et dit :

— «Je puis affirmer avec une quasi-certitude que le résultat de l'opération proposée est : 8 (huit)».

Le second candidat répondit et d'un seul trait :

— «Quat' et quat'... huit.»

Le jury qui s'était extasié devant la précision du premier sujet, se trouva décontenancé par la foudroyante assurance du second... Et chacun de hocher la tête en signe d'approbation.

Quand le troisième candidat eut entendu la question, il parcourut le jury d'un regard légèrement inquisiteur et, après un temps, formula sa réponse :

— «Suivant la disposition de la balance des comptes généraux, de la répartition des existants, de la réestimation des stocks et du montant possible, du découvert par rapport aux débiteurs; il est possible que le résultat de l'opération proposée soit positif ou négatif, qu'il ressort, de ce fait, pour un valeur égale à 7... ou à 9... ou différente encore...»

A cette réponse, les têtes des examinateurs se rapprochèrent. Il était clair que le dernier candidat avait produit sur eux un effet considérable. Après avoir échangé un regard plein de sous-entendus mais nettement approbatif, ils se retirèrent pour délibérer.

Or, quel est, selon vous, le candidat que l'on a engagé...?

Vous hésitez aussi?

Je comprends cela car le Jury a fini par en choisir un quatrième.

Parfaitement, Docteur.

C'est le fils du Secrétaire Général qui a été engagé.

— «Un poète comme vous devrait pouvoir chanter la guerre...»

— «Le poète que je suis s'y refuse. Du reste, je n'écris plus que des poèmes pour ongles, que vous ne sauriez apprécier.»

— «Pour...?»

— «ongles... Oui! ça!... pour les ongles... Un ou deux mots à chaque doigt... et le tout forme un poème.»

— «Je n'y suis pas.»

— «Et cela ne m'étonne pas non plus.»

Puis, Oustaz Ali expliqua bonnement :

— «Certaines précieuses en Chine ne se faisaient-elles pas peindre autrefois sur les ongles toutes sortes



de paysages minuscules? Eh bien! mon rêve à moi, est de voir le jour où les femmes d'Egypte s'adresseront à des manucures-miniaturistes pour se faire inscrire mes petits poèmes sur les ongles».

— «Je serais curieux d'en connaître un ou deux!

— «Tenez... voici le dernier».

Et Oustaz Ali dicta son poème d'une voix tendre :

«Pourquoi... cette rose... ta bouche... suffit.

Puis il fit :

— «Imaginez ces mots sur la main droite de l'aimée.

Auriculaire... Annulaire... Majeur... Index... Ma bien-aimée porte un rose rouge que je trouve superflue.

«Pourquoi
cette rose?
Ta bouche
suffit.»

«Vous arrivez. Et ne saisissant rien à cette poésie, vous essayez quelques mots inutiles. Alors ma bien-aimée se contente de vous montrer, mais d'une façon décente, son «majeur». Vous lisez : «ta bouche». Et vous devriez comprendre qu'il s'agit de la fermer. Mais vous ne comprenez toujours pas. Et vous parlez. Alors, son «index» vous dira : «suffit».

«Je vous expliquerai le reste un autre jour car il est bientôt onze heures et il ne faut jamais fait attendre un Gouverneur...»

«La mer n'est que gouttes d'eau,
et la montagne, de petits grains de sable.»

... Le professeur de décoration proposa de faire quelque pas en attendant l'heure du déjeuner.

— «Bonne idée — dit Oustaz Ali — J'aime à marcher sans but dans la vie.»

Mais les deux hommes marchèrent pour tuer le temps.

— «Êtes-vous journaliste ou simplement correcteur?»

— «Correcteur après avoir été comptable dans un asile.»

— «Votre travail doit être abrutissant...»

— «Tout dépend des auteurs que nous corrigions.»

Et tandis qu'ils allaient par les rues de la ville où le petit libraire admirait les magasins, le jeune professeur demanda :

— «Possédez-vous des rédacteurs ayant une culture artistique suffisante pour commenter, en connaisseurs, nos manifestations artistiques?»

Oustaz Ali s'arrêta devant une pharmacie :

— «Regardez-ça ! dit-il suffoqué. Aucun sens artistique, ici. Les commerçants stupides sont dépourvus de goût. Il existe des verts-jade qui vont si bien aux femmes; il existe des verts-marins et des verts-pistaches, de si beaux bleus d'opale et même des bleus d'azur. Mais au lieu de tout cela, ces imbéciles vous colorent bêtement les tubes des irrigateurs en queue de singe congestionné...»

Un peu plus loin, le professeur demande encore :

— «Voulez-vous venir demain visiter notre école... Nous sommes à Zamalek... entourés de beaux jardins...»

— «Que vous malmenez au Caire d'une façon pénible.»

La forêt ne sera brûlée que par son propre bois.

— «Nous sommes entourés de villas d'aristocrates qui soignent tous...»

— «Mais c'est ce qui m'exaspère. Et je n'ai malheureusement pas le courage de leur cracher au visage mon mépris et de foutre mon pied au cul de leurs jardiniers qui empêchent Dieu de faire pousser ses arbres comme bon lui semble. Pas une branche, pas un brin d'herbe qui attendrisse dans vos jardins. Tout est astiqué comme par le coiffeur.»

— «Mais il s'agit surtout de l'École...»

— «Où vous déformez cruellement la personnalité de vos élèves, je me demande pourquoi?»

— «Êtes-vous donc contre l'«École»?»

— «Contre la mauvaise école... Et votre «école» est mauvaise; je la connais...»

Si tu bats un aveugle, tu ne seras pas moins injuste que Dieu qui l'a privé de la vue.

Sur le trottoir, les arbres avaient l'air de jeunes pensionnaires tenant leurs ombrelles, ouvertes, au soleil.

Dans un jardin, quelques palmiers semblaient dessinés avec un crayon trop fin. Les deux hommes s'arrêtèrent devant la grille. Et eux qui avaient la

prétention d'aimer la musique discutaient au lieu d'écouter les oiseaux.

Si l'exposé clair d'un point de vue pouvait convaincre les artistes, ils mourraient tous d'ennui. Rien d'assommant comme de s'entendre : On n'a plus rien à se dire.

Et Oustaz Ali continuait :

— «Vous faites de vos élèves de bons ouvriers au lieu d'en faire des artistes... Tenez, cet arbre, par exemple; votre élève essaiera de le reproduire fidèlement comme un appareil photographique alors que l'art, alors qu'un artiste... Savez-vous ce qu'aurait fait le peintre chinois, qui n'avait point l'air de vous plaire, tout à l'heure... Savez-vous quelles auraient été ses réactions devant cet arbre avant de toucher son crayon? Tout d'abord une profonde méditation philosophique riche en nuances où se trouve mêlé, la vue du monde, l'éternité du néant. Car pour le peintre, ce moment-là, est celui où il pénètre ce qui demeure secret aux autres hommes... C'est le moment où la nature communique avec lui en paroles cachées et lui révèle les mystères de l'harmonie parfaite... c'est le moment où l'amour naît en lui du vent, de la tempête, de la souffrance, du soleil et des arbres... Il sent tout cela avant de prendre son crayon...»

« Tout votre vocabulaire d'école devrait s'évanouir devant cette constatation qu'une peinture c'est d'abord et avant tout « la survivance d'une émotion ressentie par l'artiste lui-même... »

Suez



Françoise et Poil.

Oustaz Ali se tourna brusquement et pria le jeune professeur de le suivre de l'autre côté de la route...

— «Je veux éviter cet emmerdeur qui arrive... C'est un journaliste, et le son de sa voix me donne envie de jeter des oeufs durs dans le ventilateur».

Puis l'ancien petit libraire dit encore :

— «Une peinture chinoise est un don spirituel de l'auteur au contemplateur. Vos peintres ne devraient jamais oublier cela».

Il parle dans le désert et tient des discours aux habitants des tombes.

Kafr Badaoui est un petit village situé à quelques centaines de mètres de Miniet El Kamh, où le vieux petit libraire possédait quelques feddans. N'ayant pas pu les vendre, il avait décidé de les cultiver lui-même en attendant l'année nouvelle. Six longs mois venaient de s'écouler.

Assis sous un arbre, au bord du canal, Oustaz Ali écoutait tourner la sakia. L'ombre était bleue... Quelque chose de tendre y flottait comme le souvenir d'un amour inconnu, comme l'odeur de certaines étreintes. Et il se demandait :

— «Où es-tu, jeune paysanne qui par un jour de chaleur berçais ton souple gars d'un «mawal» enchanteur pendant que ta sakia tournait?

Aurai-je le courage d'écrire pour toi un poème de tristesse, où je ne parlerai que des étreintes lascives que connaît ton fumier et des semences fécondes que tu laisses choir si souvent, de peur des lendemains, au pied des arbres, sur ce sol stérile, incapable d'enfanter?

«Ecrirai-je un jour pour toi ce poème de tristesse, O femme prodigue de ta substance, infâme couveuse de mort-nés?»

Et tandis qu'il surveillait attentivement l'eau du canal dont le murmure accompagnait ses rêves, trois paysans portant huit melons s'approchèrent de lui :

— «Nous voudrions que vous partagiez entre nous ce butin avec justice...»

Et le second d'ajouter :

— «Nous venons de les voler dans le champ de l'Omdeh».

Oustaz Ali demanda :

— «La justice des hommes ou celle de Dieu?»

— «Laissez donc Dieu en paix — dit le troisième — et décidez pour nous, humainement».

Oustaz Ali donna à chacun des paysans deux melons et garda les deux derniers jugeant que tout travail méritait un salaire et que par ce moyen les parts devenaient égales.

Mais les trois voleurs n'entendaient pas être volés même par un saint homme :

— «Puisqu'il en est ainsi, appliquez nous la justice de Dieu», dit le plus âgé.

— «La justice de Dieu?»

— «Oui, la justice du Juste».

Alors Oustaz Ali reprit les melons. Il en donna sept au premier, un seul au second et laissa le troisième les mains vides.

Or, comme les trois hommes restaient là sans comprendre, il leur dit :

— «A d'aucuns, Dieu donne la fortune, à d'autres Il accorde le juste nécessaire et le reste peut crever de faim... Mais j'avais bien deviné que vos coeurs aveugles étaient incapables de comprendre la justice divine; comment est-ce que des êtres imparfaits pourraient comprendre la justice du Parfait??»

Comme les trois paysans hésitaient, Oustaz Ali leur dit sur un ton presque suppliant :

— «Laissez-moi deux melons pour notre Omdeh et rentrez tranquillement avec le reste.

Oustaz Ali éprouvait une sorte de joie diabolique à l'idée qu'il allait tirer de cet homme terrible un flot de remerciements immérités.

Oustaz Ali retourna s'asseoir au bord du canal d'eau douce qui contenait un menu frétin immangeable. Il songea longuement à la douceur de sa vie nouvelle, puis remercia Dieu en respirant. Sa brise bleue. Avec de gros vers que contenait une vieille boîte à pastilles, il prépara lentement sa ligne qu'il lança d'une manière experte à quelques mètres du rivage tout en désapprouvant, du fond de son coeur, la cruauté de ce geste inutile.

AHMED RASSIM





Cette héroïne qui à resisté de toutes ses forces jusqu'à l'extrême limite à rendu le dernier soupir. 2



Ceux qui écrivirent l'épopée d'Albanie.



Femme d'Athènes tombée inanimée au moment où elle se rendait à la Croix Rouge Internationale pour prendre sa soupe.



Là où regnait jadis la paix et le bonheur on ne voit plus que des camions transportant des cadavres.

UN POLONAIS AU FORT SULKOWSKI

DES enseignes mal accrochées dégringolaient sur les têtes. Le disque avec lequel un garde-voie-aiguilleur-des-tramways réglait la circulation, arraché de ses mains par le vent, roula sous mes pieds. Une épaisse nuée gris-jaunâtre couvrait le ciel. L'orage faisait rage et le vent jettait à la figure des passants des flots de poussière et d'ordures.

Courbé en avant, clignant des yeux, je marchais contre le vent, me dirigeant vers le Midan Daher. Jadis cette partie Nord de la ville était un faubourg retranché derrière une muraille ancienne. Aujourd'hui on y accède par une vaste allée traversée à toute vitesse par autos et tramways et ce jour-là les rares passants que la bourrasque chassait le long de la rue.

Pour un Polonais, la visite de cette place présente un attrait tout spécial. C'est ici, il y a un siècle et demi, que passa un des plus grands ouragans de l'Histoire; et — comme depuis un millier d'années il y a eu peu de cataclysmes historiques où manquait un Polonais — en Egypte aussi ce cyclone entraîna une graine polonaise qui, avant que la tourmente ne s'apaise, tomba dans la poussière du faubourg cairote.

Cette graine qui fut lancée si haut durant l'épopée napoléonienne et résplendit dans le firmament militaire de l'Expédition d'Egypte comme une étoile de première grandeur, était le Colonel Chef de Brigade Joseph Sulkowski, Aide de Camp du Général en Chef. Ici nous voyons une esquisse de la brillante carrière d'un officier supérieur et d'un savant, orientaliste et arabisant, dont Carnot disait qu'il était digne de succéder à Bonaparte en cas d'urgence. C'est la vie et la mort qui se résument ici d'un fils de Colonel de l'Armée Autrichienne, le comte Théodore Sulkowski; fils qui ne connut pas sa mère et ne laissa pas de tombeau.

Le temps était idéal pour un tel pèlerinage, quoique le vent perdait graduellement sa violence au fur et à mesure que je me rapprochais de mon but. Soudain je me trouvai sur une place carrée au milieu de laquelle s'élevait une muraille rectangulaire, grise d'années, séparée de la rue par un fossé à sec. De loin en loin, on voyait d'anciennes meurtrières bouchées par la dentelle arabe des pierres sculptées. Ça et là, les trous vides d'embrasures. Au centre des trois côtés principaux, une porte voûtée. Autour des portes, un encadrement dentelé et des rosaces géométriques.

Les maisons autour de la place et même les rues avoisinantes semblaient plongés dans la tranquillité la plus absolue, — on pourrait presque dire dans le sommeil — comme si la vie les avaient quittées. Tout était fermé. Les boutiques sans travail, les rues désertes, on se serait cru sur la place de l'Hôtel de Ville d'une petite ville provinciale oubliée de ses habitants mêmes. Dans cette paix et cette solitude se dressaient les vieilles murailles de l'ancienne mosquée, fortifiée du Malik Baibars, datant du XIII^{ème} siècle.

Sur l'ordre du général Bonaparte, ce monument avait été transformé en un fort qui, en 1798, reçut le nom de Fort Sulkowski parce que c'était là, dans ce voisinage, que tomba notre héros polonais au temps de l'Expédition d'Egypte, au cours de la première révolte du Caire.

Ce matin-là, Sulkowski, accompagné de quelques guides, revenait d'une reconnaissance aux résultats satisfaisants, lorsqu'il fut confronté par un détachement de Mamelouks qui voulait se frayer un passage jusqu'à la ville pour venir en aide à la population excitée depuis 24 heures. Il les obligea à tourner bride. Alors, des rues étroites débouchant sur cette place une nuée d'Arabes et de paysans tomba sur le petit groupe de cavaliers français. Après un récent engagement, l'air était encore lourd de poudre. Le cheval de Sulkowski heurta un cadavre gisant sur la route, trébucha et tomba entraînant son cavalier avec lui. Faible encore des blessures reçues à Salahieh après la Ba-

taille des Pyramides et dont il était incomplètement guéri, le colonel polonais n'eut pas assez de force pour se redresser de suite et se remettre en selle. Voyant à terre le Chef de Brigade des Fusiliers Français, la foule se précipita sur lui comme sur une proie facile et le mit en pièces. Quand son escorte réussit à se frayer un passage vers lui, elle ne trouva plus entre les mains de la populace amentée qu'un lambeau d'uniforme avec une croix sur la tunique. Par ironie du sort, Sulkowski se dirigeait justement vers Bab-el-Nasr, «La Porte de la Victoire». C'était le 22 Octobre 1798.

Trente cinq ans plus tard, le prince Czartoryski, qui s'était mis à la tête de l'émigration polonaise après l'échec de l'insurrection contre la Russie en 1830, envoyait une Mission Militaire auprès du Vice-Roi Mohammed Aly d'Egypte, avec à sa tête le Général Dembinski. En quittant le Caire, le chef de cette délégation fit le projet d'ériger à ses frais un cénotaphe en marbre blanc à son illustre compatriote pour qu'il reste au moins une trace en Egypte du Colonel Sulkowski.

C'est Ferdinand de Lesseps, Consul de France au Caire et l'homme à qui l'on doit le Canal de Suez, qui s'occupa de ce projet et le mena à bonne fin, érigeant en 1835 un monument dans les parages de la Place du Daher. Aucun croquis sur la position du monument, ni même le plan du cénotaphe, rien ne fut trouvé dans les archives feuilletées avant la guerre par le distingué diplomate polonais Adam George Benis, prématurément décédé, auteur d'un copieux ouvrage sur la «Mission Militaire Polonaise» du général Dembinski en Egypte. Dans une lettre, retrouvée par Benis, le général polonais écrit: «...la forme que je désire donner au monument: une colonne tronquée en marbre blanc sur un piédestal en roc (c'est à dire en pierre de taille)». L'inscription qu'il voulait faire graver portait ces mots:

« A Sulkowski, Polonais,
Aide de Camp du Général en Chef Bonaparte.
Tué le 23 Octobre 1798.
Erigé par le Général Henri Dembinski.
En 1834 ».

Cette inscription devait figurer en Polonais, Français et Arabe. Il est évident que la date de la mort de Sulkowski n'est pas exacte, comme d'ailleurs non plus ne l'est pas la date d'érection du monument.

Et à propos de l'emplacement, on lit dans une lettre de Lesseps à Dembinski: «... je suis autorisé à faire élever le monument à l'endroit où l'on suppose que Sulkowski a été tué». Et plus loin: «... l'endroit que j'ai désigné et qui est tout à fait en évidence, au confluent de trois routes... C'est tout ce que nous savons.

En faisant le tour de la Place du Daher, à peine passé le premier angle de l'ancien Fort Sulkowski, j'aperçus, vis-à-vis de la porte centrale, une touffe d'arbres sur une petite place au fond de laquelle convergent trois rues: Charia Sakakini Pacha, Charia Gamrah et Charia Torsina. Au milieu, au fond, derrière un portail ouvert sur un jardin, s'élève la résidence de l'Archevêque du Couvent du Mont Sinaï (où se trouve le Cloître de Sainte Catherine). De loin on aperçoit la coupole de l'Eglise du même vocable. Il n'y a aucun doute: c'est là que de Lesseps et Dembinski avaient choisi l'emplacement du cénotaphe de Sulkowski.

Au lieu d'un monument, il n'y a actuellement sur la place que trois petites baraques provisoires comme on en voit toujours pendant les travaux de réfection de la voirie. Anprès, une douzaine de petites charettes à ordures. Du cénotaphe de Sulkowski il n'est resté aucune trace, car tout de suite après son érection il fut dégradé par des mains inconnues. On le fit réparer, mais de nouveau des individus malveillants

le détruisirent. On ne le voulait pas à cet endroit, le fait semblait clair, et — pour ne pas pousser l'affaire trop loin — le consul de Lesseps ordonna de le transporter ailleurs. Où? On ne le sait pas encore.

Depuis, se sont écoulés de nombreuses années. Aujourd'hui s'épanouit sur la Place du Daher une nouvelle vie.

Parvenu à l'angle suivant, je me trouvai subitement au milieu d'une foule d'élèves qui affluaient de sous la porte cochère d'une école voisine, leçons finies, livres sous les bras. La foule bavardait, riait, pleine de vie, intriguée par ma présence mais complètement bienveillante.

Au dernier angle, après avoir passé près d'un abri public sur un autre square, je parvins devant la façade déserte d'un cinéma en plein air: «Fleuri». Mais ce qui m'intriguait surtout c'était: qu'est devenu l'intérieur du fort?

Après une pente douce en pierre et un escalier de plusieurs marches, je franchis le fossé desséché et pénétrai par la voûte d'une porte majestueuse à l'intérieur d'un curieux jardin aux allées ombragées, aux petits bancs, aux arbres en espaliers ou bien taillés en cylindre. Un jeune gardien de noble tenue m'accueillit, une baguette sous le bras, en uniforme pareil à celui des agents de police. En anglais entre-coupé il me donna des explications. D'abord, par l'escalier tortueux de la tour d'angle, il me conduisit jusqu'au sommet de la muraille pour me montrer à vol d'oiseau comme une réduction des jardins de Versailles perdus en Orient. Là les nurses promènent en voiturettes les enfants confiés à leurs soins et les gamins du pays s'amusaient librement.

A droite, derrière un petit chalet discrètement dissimulé, s'étend une cour aboutissant à une arcade et une rangée de colonnes en marbre et à peine recouvertes d'une toiture: C'est l'actuelle Mosquée du Daher.

Toutes traces de l'ouragan historique sont effacées. Partout une nouvelle vie a pris cet endroit sous sa do-

mination. Toutes les anciennes blessures sont guéries, toutes les anciennes rancunes possibles apaisées ou réparées.

Avant mon départ, mon cicérone cueillit quelques fleurs de pois de senteur, et me les offrit. Elles étaient rouges et bleues et répandaient un délicat parfum de rose. Ce geste fut précédé du réquisitoire suivant:

— Inglizi?

— No.

— Griki?

— No.

— A...?

— I am Polish. Bolonia.

— Good, good, Bolonia very good.»

C'était la réponse d'un fils du peuple égyptien donnée à un Polonais.

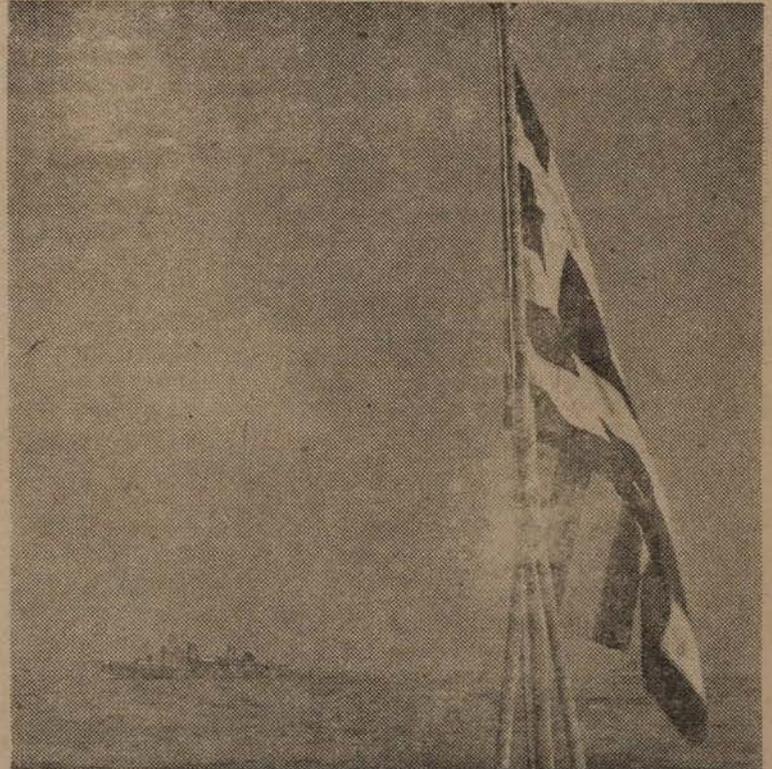
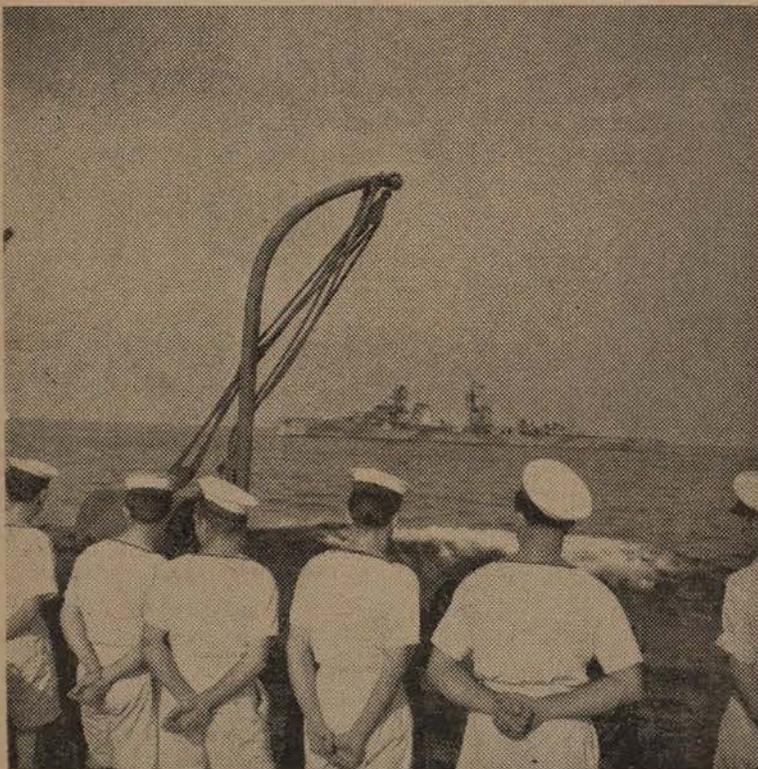
Pour les compatriotes du «Citoyen» Sulkowski — qui était animé d'une sincère admiration pour la grandeur de l'Histoire Egyptienne — on ne nourrit plus d'autre sentiment que la sympathie. On ne les connaît plus que comme les défenseurs de Tobruk, forteresse qui durant le séjour des Polonais dans ses enceintes fermait à l'envahisseur l'accès de la vallée du Nil.

Quand, pensif, je retournai vers la ville, le ciel s'éclaircit et le vent apaisé. En route, je croisai un mariage égyptien. Je le retrouvai identique sur une gravure du temps de Sulkowski: une nuée de gamins précédait le cortège nuptial en faisant des culbutes. Derrière eux, une jeune fille tenait ostensiblement deux longs cierges enrubannés de blanc. De la foule je ne distinguai que les corbeilles avec la dot de la jeune mariée recouvertes d'étoffes criardes. Maintenant il ne manquait plus que le baldaquin et les pleureuses. Au fond, peut-être étaient-elles même présentes et ne prenaient-elles qu'un court repos.

Tous allaient vers une vie nouvelle, précédée d'une tradition qui avait déjà duré non pas un siècle, mais des millénaires.

J. O-SKI.

LA REDDITION DE LA FLOTTE ITALIENNE



Deux instantanés pris du contre-torpilleur hellène «ADRIAS» qui fit partie du convoi d'escorte de la flotte italienne lors de sa reddition et sur lequel flotte fièrement le drapeau hellénique. Les marins hellènes voient avec simplicité, et malgré leurs glorieux exploits, ceux qui torpillèrent le 15 août 1940, (jour de la fête de la Vierge), le croiseur «HELLI» par une justice immanente venir à l'île de Malte pour se rendre.

IL EST DES NOTRES

A Laurant J. Dumas
J. M.

— « Le pauvre bougre!
— « Pas d'histoire, parce qu'il est un peu brun. Lui, ce n'est pas un plauqué. Il était des soixante qui, à Bir Hakem sont morts ou presque, pour sauver la vie au Capitaine.

— ?... ?...
— « Les autres?... Nous les avons couchés dans le sable traître. »

Ces mots s'adressent à un visiteur de l'hôpital X... où Louis Lafontaine étendu sur un étroit lit de fer souffre de tout son corps en compagnie de grands blessés de la campagne lybienne.

— « Et puis, monsieur, continue le camarade parisien du blessé de couleur, n'essayez pas de me questionner tout en ayant l'air de faire de grands mystères... »

... « Le frère, ... il parle français mieux que vous, mieux que moi peut-être.

... « Les preuves en sont là, ponctue-t-il, montrant Louis du doigt.

... « Il n'a jamais vu le ciel de France. Cependant ajoute-t-il, il l'aime, il la sent mieux que vous. »

Interloqué, le patriote entre deux âges avale la salive.

Jules, le parigot de Montparnasse, de continuer:
— « Le racisme, ces fariboles de couleur, de sang, de je ne sais quoi, mon vieux, ce sont des affaires pour les Fridolins et tous leurs larbins...

... « Nous, on regarde le coeur.

... « On regarde l'homme dans ce qu'il a qui le distingue de la brute. Cet homme, on le juge à l'action.

... « Servant sous nos couleurs, Louis Lafontaine n'est plus ni Africain, ni Abyssin, ni Egyptien... ni que sais-je encore... »

... « Oui, monsieur. Inutile de le lorgner sur toutes les coutures de sa veste de pyjama...

... « Il est des nôtres... »

... « Pas vrai, petit frère? »

Celui à qui s'adressent ces mots sourit. Ses yeux de mûre luisante et noire rayonnent de joie. ...Il voudrait parler. Il voudrait...

Et, il sourit... Il sourit ineffablement.

— « Je suis des vôtres..., dit un regard fidèle.

... « Je l'ai toujours été. »

Enfant trouvé né sur la terre d'Egypte, Louis Lafontaine a été élevé par de saintes « Filles de la Charité. »

Jusqu'à l'âge de douze ans, il s'est cru français.

Tout petit, Soeur Agnès ne lui répétait-elle pas.

— « Voyons, Loulou, parle français comme un vrai français.

... « Pas de gestes, de grimaces: agis en français.

... « Ne mens pas. Montre-toi digne d'être français. »

Pour le récompenser, que de fois ne lui mettait-elle pas en mains de beaux livres illustres exaltant l'histoire de Jeanne d'Arc et de Napoléon.

— « Parce que tu as été bien sage... »

« Parce que tu as bien travaillé, ajoutait-elle, tu vas lire l'histoire de ton pays. »

L'imagination aidant, Louis Lafontaine se prenait alors à vivre comme un de chez nous les Cent ans de guerre cruelle.

Dans son coeur, les siens n'avaient-ils pas été à Arcole, ...au Kremlin, à Waterloo... Fidèlement toujours: à Sainte-Hélène.

Un jour, il apprit qu'il est en Egypte, et, de par le vaste monde, des enfants, — des multitudes d'enfants sans père ni mère. Des enfants comme lui, grandis à l'ombre de la Croix des orphelinats de Saint-Vincent de Paul... De pauvres abandonnés de toute provenance

et origine, — n'ayant de français que le bon coeur et l'ardent patriotisme des Filles de la Charité.

Ce jour-là, le petit Lafontaine pleura longtemps. Doucement, sans un frémissement de visage, par grosses larmes, lourdes, lourdes.

Néanmoins, pour se consoler, il se félicita d'être né garçon.

— « Une fille, murmurait-il au plus profond de lui même, ça ne peut rien comprendre, rien faire, rien vouloir.

... « C'est jaloux, envieux, paresseux, incapable, totalement désarmé dans l'existence.

... « Enfin, c'est vraiment misérable.

... « Mieux vaut encore être un fils sans père ni mère, qu'une idiote bien nantie de famille. »

Les années passèrent.

Louis Lafontaine, assez faible de constitution mais point bête, fut portier d'un couvent des Pères Jésuites. Ne lui trouvant pas assez de santé, on ne le garda pas longtemps.

Tour à tour, il devint aide traducteur, sous-aide infirmier, ...broyeur d'albâtre pour la fabrication de la poudre de talc. Il y faisait chaud, en été, près du four...

Entre temps, Louis Lafontaine lisait comme on fume par plaisir, comme on rêve par besoin d'évasion... Comme on aime, quand on a dans la poitrine un véritable coeur d'amour.

— « Que fait Lou, interrogeait plus tard son maître cordonnier.

— « Il lit.

« Encore?... Mais, le paresseux, il va en perdre la vue. »

Et oui, il lisait l'histoire de la Révolution après avoir dévoré « Les Misérables ». Cela lui valut de passer de l'échope du vendeur de cuir dans la boutique d'un petit épicier palestinien, — lui aussi, fou de lecture.

La guerre surprit le jeune Lafontaine comme il atteignait seize ou dix-sept ans.

Il était alors secrétaire et lecteur chez une vieille grande dame anglaise adorant les français et, plus encore: la France.

Donc, ce maudit septembre 1939, il lui lisait je ne sais quel interminable roman...

Il y était question de la cour de la reine Marie-Antoinette, ...de massacres, ...d'émigrés français, ...de gentilshommes gagnant l'Angleterre comme l'asile de toutes les libertés.

Cette lecture était si passionnante que, Louis la reprenait et continuait pour lui seul, ...jusqu'à l'aube.

Elle avait du caractère, la vieille dame sentimentale. A son école, le petit lecteur formait le sien en écoutant vibrer son propre coeur.

Par dessus-tout: elle avait horreur de l'hypocrisie, du mensonge.

Alors, un beau soir, il lui dit:

— « Je pars.

— « Brigand, répondit-elle.

Ils s'étaient compris.

Muni de papiers en règle trouvés je ne sais où, ... Louis Lafontaine, devenu automatiquement citoyen français de quelque petite île de la mer des Caraïbes, rallia les « Forces de la France Libre ».

La connaissance quasi-parfaite de notre langue jointe à sa gentillesse naturelle, lui acquit très vite toutes les sympathies.

Sans cette guerre de mouvement à outrance, il n'y a nul doute qu'il aurait été secrétaire de quelque grand chef.

Fantassin, peu après chauffeur habile à tout dépanage, il était de ceux qui, mesurant rapidement leur

coup, s'élançant sous la mitraille pour sauver un copain.

Ami des blancs, des mauriciens, des hindous, ...jusqu'au jour où ce fut lui qu'on releva les jambes broyées.

Il avait sauvé la vie de son Capitaine.

Malgré son large sourire, Louis Lafontaine est bien, bien malade.

Reverra-t-il jamais la terre d'Afrique...

Verra-t-il enfin le ciel de France?

Il en rêve.

Et, ce rêve, soutient et nourrit la vie chancelante de cet enfant d'Égypte.

...Il est des nôtres.

Zouk-Nikail 217 Né 1942.

JEANNE MARQUÉS D'ENTRAYGUES

LA VOIX DE SA MAITRESSE

Pascal a dit que le malheur des hommes vient de ce qu'ils ne savent pas se tenir en repos dans une chambre.

Nous avons changé tout cela.

Depuis l'invention du téléphone, on ne va plus chercher le malheur. Il vient à domicile. Il ne suffit plus, pour le conjurer, de rester sagement à l'ombre de ses quatre murs, assis dans un fauteuil confortable, protégé contre le sort par la fumée de ses cigarettes. Le petit appareil noir est là, qui nous épie. Il ne dit rien. Il attend son heure. Puis brusquement, au milieu de notre béatitude, son cri strident nous fera sursauter. Ne quittez pas ! Le Destin va vous parler.

Les enfants seuls prennent plaisir à ce mode de communication, qui dénature la voix, change le ton, altère les sentiments, et sait si bien gâter une belle journée, quand ce n'est pas toute une vie.

Ils s'amuse, parce qu'ils JOUENT au téléphone. Plus tard, quand ils sauront que ce n'est pas du jeu, ils ne regarderont qu'avec appréhension ce petit cercueil de bois noir que couvre comme un crucifix (ou comme une épée) un récepteur rigide, aux extrémités nickelées. Ils n'inviteront plus leur chien à écouter la voix de sa maîtresse. Et eux-mêmes ne l'écouteront qu'en tremblant.

On ne se méfie pas assez de ce faux ami. Il se présente sous l'aspect débonnaire d'un collaborateur fidèle. Il est à votre disposition. Il ne demande qu'à vous rendre service. Il vous défendra partout et auprès de tous. Mais l'employé qui vous le posera n'aura garde de vous dire que la vraie joie de cet Iago consiste à vous mettre la mort dans l'âme, en vous transmettant avec toutes les méchancetés, une cruelle exactitude dont une voix inconnue ou trop connue peut vous accabler.

Car il est l'instrument favori de la lâcheté, le symbole même de l'anonymat. Qui dira combien de fois un homme, à l'heure coupable, a composé le numéro de sa femme sur l'appareil de l'AUTRE, pour convaincre la malheureuse d'attendre patiemment un retour différé ? Combien de fois, le débiteur qui n'a ni le courage de rendre visite à son créancier, ni l'honnêteté d'écrire une lettre qui l'engagerait, n'a-t-il pas usé de ce subterfuge qui lui permettait de «couper» court à tout reproche ?

Il est bien rare qu'on apprenne par téléphone un événement heureux. Les bonnes nouvelles n'ont jamais eu hâte de se révéler. Elles sont comme les

gros capitalistes : elles attendent une démarche de votre part, et ne sont nullement pressées de vous offrir ce que vous n'avez pas sollicité. Le bonheur ne vous demande jamais, il faut l'appeler.

Si vous voulez m'en croire, ne vous abonnez pas au téléphone, ou si vous avez déjà commis cette imprudence, chassez au plus vite cet ennemi sournois. Laissez la boîte de Pandore gonflée de ses secrets, se couvrir de poussière dans le grenier.

Je ne sais pas si les chiens aiment à téléphoner. Je ne le pense pas, et de toute façon, ce n'est pas chez les chiens qu'il faut prendre un modèle de conduite. S'ils ne sont pas, comme nous toute la journée au bout du fil, ils se résignent à passer leur existence au bout d'une laisse, et ce n'est guère mieux.

Prenons plutôt exemple sur les chats, ces maîtres de la sagesse domestique.

Les chats ne téléphonent pas.

Maurienne

SUEZ



La plage magnifique de l'Attaka.

FRAGMENTS

Le crabe : tragédie en plusieurs actes. Le nombre n'en sera fixé qu'après la représentation.

Décor : un lieu de détente et de bonté : une plage. Les vagues qui, continuellement se font et se défont y inspirent la vanité de toute entreprise : là, une lecture ne peut être qu'une rêverie et une méditation un songe.

Personnages secondaires, très nombreux :

Les adultes : rôles muets, mais d'une façon particulière. Durant toute la représentation ils parleront avec animation (les femmes surtout) mais leurs voix n'atteindront pas les spectateurs. Assez difficile à réaliser, surtout pour certaines femmes. En tous cas je n'aurai pas écrit leur rôle ; ils le savent déjà.

Les enfants : de toutes les couleurs, de toutes les tailles, depuis le morveux pipi-caca, jusqu'au gringalet affreux à l'orée de l'adolescence. Pas du tout des anges, Freud ayant parfaitement raison, qui les définit des « pervers polymorphes » et qui représentent une nursery comme un réceptacle de tous les vices, d'autant plus graves qu'inconscients. Sur cette plage, les enfants ne bâtissent pas de châteaux avec le sable : ils le savent trop fragiles. Ces rôles ne seront ni parlés ni muets, *mais criés*, en ce sens que, de temps en temps, -- c'est-à-dire lorsque j'éprouverai de la difficulté à composer des « transitions » du dialogue -- les cris des enfants couvriront la voix des acteurs principaux.

Le crabe : quatre acteurs différents seront nécessaires : un jeune crabe pour le début de la tragédie, un adolescent, une femme, et un vieux crabe pour la fin. Le jeune et le vieux crabe seront des crabes quelconques que le metteur aura l'art c'est à dire la patience (s'il est partisan de Buffon) ou l'impatience (s'il en croit M. P. Valéry) de dresser pour le drame. Si le metteur en scène n'a ni cette patience ni cette impatience qui, tour à tour ont défini l'art, il pourra faire construire deux crabes mécaniques. D'ailleurs l'artifice aura plus de chances de plaire que l'art et la nature.

Le jeune homme et la femme devront avoir une seule qualité, mais rare : la beauté. Ici, tout artifice à écarter car ils seront nus durant toute la représentation : ce sont des êtres irréels, donc vrais.

Autre rôle principal : le Rêveur inactuel. Un seul acteur pour ce personnage car sa personnalité malgré toutes les attaques des adultes, des enfants et du crabe restera inchangée au cours de la tragédie.

ACTE I.

Lorsque le proscenium s'éclaire, la plage, (au second plan) est très animée, beaucoup trop même ; et certains estivants sont excédés (mimique). Mais comme cette animation n'est que visuelle pour le public (voir ci-dessus) il n'en sera pas excédé. L'orchestre joue doucement.

Au premier plan, le Rêveur inactuel étendu mollement sur des coussins. Etant un être réel (malheureusement pour lui car il aura à souffrir et cette tragédie innombrable est sa tragédie), il portera un embryon de costume de bain : la vérité, la réalité devant

toujours être voilées dans leurs parties essentielles, les seules qui choquent.

Son corps est admirable car il n'a jamais travaillé, jamais fait de gymnastique ; mais le visage est marqué : il a vécu et souvent intensément.

Une bande d'enfants arrive par la droite. Cris d'allégresse féroce : l'un d'eux tient un crabe lié par une patte au bout d'une longue ficelle. Les enfants arrivés à quelques pas du Rêveur, s'arrêtent. Le crabe tourne en rond, réalisant sans le savoir, la définition du cercle, de la vie et de tant d'autres concepts.

Le Rêveur cesse de rêver et veut agir (mimique). Il veut intervenir, sauver la bête malheureuse. Mais l'une de ses maximes favorites : « Ne pas intervenir quand on n'est pas directement menacé » lui vient à l'esprit. Il tourne la tête et se remet à rêver.

L'enfant qui tient le crabe s'approche alors du Rêveur, lève l'animal, (l'orchestre s'arrête aussitôt, exactement comme au Cirque, lorsque l'acrobate va faire le Saltus Mortalis) et le jette sur le Rêveur. (Coup de cymbales à l'orchestre). Le Rêveur se dresse, comme un ressort que la courroie ne retient plus. Le Rêveur : Comment... etc...

JEAN B. VIVANTE

EGYPTE 1943

*La viande renchérit et le beurre et les bas
et l'on se plaint ici
mais là bas mais là bas
on voudrait du saindoux seulement et du pain*

*Vous ne savez pas madame élégante
comme on peut avoir faim
mais là bas mais là bas
ils apprirent longuement et la faim et le froid.*

*Ici la guerre est même plutôt amusante
à peine plus qu'un jeu
mais là bas mais là bas
la haine ronge au coeur comme un tison de feu.*

*La guerre madame c'est ce que vous ne comprenez pas
c'est très souvent la mort
c'est sale ça sent mauvais
et ça fait mal
et vous avez bien tort d'en parler
Seuls en ont le droit*

*ceux
qui en leur chair la vivent
car vous madame ne savez pas ce que c'est
Eux
là bas là bas
l'ont haineusement amoureuxment
douloureusement
de leurs peïds nus et tout leur sang
apprise
et savent ce que c'est*

Eux seuls ont le droit de parler.

CHARLOTTE TOEGEL

L'œuvre humanitaire de la Suisse

SON EFFORT POUR SAUVER LES ENFANTS EN GRÈCE

Dans une séance commune du Comité central de la Croix-Rouge suisse et du Comité de direction de sa section Secours aux enfants, le Dr. R. F. von Fischer, chef de la Mission suisse de secours aux enfants en Grèce, a présenté un rapport circonstancié sur son activité depuis le 12 juillet 1942. En collaboration avec la commission de gestion suédo-suisse de la Croix-Rouge internationale, la mission a délimité son champ d'activité, les Suisses se chargeant du secours aux enfants et de certaines autres oeuvres charitables.

• La mission s'est consacrée tout d'abord à l'alimentation des nourrissons d'Athènes et du Pirée. Elle a réorganisé les 120 centres de distribution de lait déjà existants et les a portés à 145. Tandis que pendant l'hiver 1941 à 1942, la misère avait été effroyable, la situation s'améliora considérablement au cours de l'hiver 1942 à 1943, grâce aux envois réguliers de vivres du Canada; comme le ravitaillement était mieux et plus généralement assuré, les prix cessèrent de hausser et le marché noir, contre lequel les autorités luttèrent sans répit, mais sans succès, n'eut plus de raison de retenir les marchandises dans l'espoir de les vendre plus cher. L'alimentation des nourrissons, elle aussi, complètement assumée par la Mission, eut un effet extrêmement bienfaisant sur la santé générale. Pour lutter contre le vagabondage dans les rues et sur les places de nombreux enfants abandonnés, la Mission de la Croix-Rouge, sur le désir des autorités, les recueillit dans des cantines où ils sont non seulement nourris, mais aussi occupés selon les méthodes des éclaireurs, arrachés ainsi aux dangers physiques et moraux de la rue. Cette tâche a pris une rapide extension; après avoir commencé dans ces «cantines extra-scolaires» avec environ 1000 enfants, il a fallu se limiter au nombre de 5000, vu le manque de moyens.

Un autre danger pour les jeunes Grecs, c'est le trachome, maladie infectieuse des yeux venue d'Égypte, très rare en Europe, qui dans les cas graves, entraîne la cécité. Pour combattre ce mal, on a institué, grâce à des rations supplémentaires de la Croix-Rouge suisse, des cantines spéciales où l'on applique aux jeunes malades le traitement médical local. Mais comme, à lui seul, ce dernier, dans beaucoup de cas, n'aboutit qu'à une amélioration mais non à une guérison complète, il doit être complété par un traitement interne rigoureusement contrôlé. Grâce aux apports accrus de la Suisse, ce régime alimentaire peut être appliqué, pour six semaines, à 120 garçons et jeunes filles à la fois.

En outre, on a créé pour cas spéciaux un Bureau de prévoyance, commis à la direction d'une jeune Suisseuse, qui, après examen consciencieux de la situation individuelle, cherche à soulager les êtres dans la détresse par des distributions extraordinaires de certaines denrées alimentaires.

Avant son départ de Suisse, la Mission avait fondé de grandes espérances sur la création de nombreux

homes d'enfants; cette attente ne s'est malheureusement pas réalisée; toutefois, on a pu ouvrir à Salonique deux crèches (homes de jour), auxquelles va s'en ajouter une troisième. Il appert d'ailleurs que, dans ce domaine, il vaut mieux laisser travailler les organisations grecques, en se bornant à surveiller la distribution et le contrôle exact des aliments donnés par la Suisse.

Le rapporteur a souligné comme très intéressant le fait que tous les envois de vivres de Suisse, jusqu'au dernier kilo, ont atteint leur destination et que les puissances d'occupation font de leur mieux pour que les marchandises expédiées atteignent le plus rapidement possible et sans encombre les entrepôts de la Croix-Rouge suisse. Malgré les difficultés de transport résultant de la guerre, les avaries survenues pendant le voyage restent bien inférieures à la moyenne normale. Toutefois, les transports doivent s'effectuer par wagons complets, fermés et plombés au départ. Contrairement à certains bruits, les puissances d'occupation en Grèce n'ont pas réquisitionné un seul gramme de ces envois.

Travaillant dans des conditions difficiles et dangereuses, le personnel de la Mission suisse accomplit une oeuvre puissante non seulement pour l'alimentation des nourrissons et des enfants, mais aussi pour la distribution des médicaments fournis par la Croix-Rouge; vu la pénurie de remèdes et d'articles de pansement, la Mission suisse détient dans ce domaine un vrai monopole et a dû créer à cet effet une organisation nouvelle. Maintenant qu'il y a suffisamment de lait pour les bébés et les jeunes enfants, le lait frais réquisitionné et contrôlé par la Mission peut être réservé pour les malades, sous la surveillance constante des organes suisses. Une doctoresse suédoise pour enfants, engagée auparavant par la Commission internationale, s'occupe surtout de combattre la malaria et la tuberculose infantiles.

Tout cela montre que les sacrifices accomplis avec élan par le peuple suisse n'ont pas été vains, mais qu'ils ont contribué pour une part essentielle à l'amélioration actuelle de la situation en Grèce; aussi la reconnaissance de la population ne connaît-elle pas de bornes, et, à côté de la croix rouge sur fond blanc, la croix blanche sur fond rouge est aussi devenue là-bas un symbole de l'amitié et de la charité internationales. N'en tirons pas trop d'orgueil, sachant combien tout changement dans la situation militaire peut compromettre l'oeuvre bien commencée, et, combien il faut encore d'argent et de bonne volonté pour maintenir l'activité bénie de la Mission, afin qu'un relâchement dans nos efforts ne vienne pas anéantir les résultats obtenus.

C'est pourquoi la Croix-Rouge suisse, Secours aux Enfants, réitère ses appels en faveur du Sou hebdomadaire, des parrainages, de la collecte de coupons, etc., et recommande expressément ces oeuvres au peuple suisse, relativement si heureux.

CHRONIQUE DES LIVRES

RONALD MC INTYRE, *Films Without Make-Up* (1 volume illustré, R. Schindler, Le Caire).

La presse égyptienne de langue anglaise a été sévère à l'égard de ce charmant cinéaste, qui fit partie de l'unité cinématographique accompagnant au Moyen-Orient les troupes Néo-Zélandaises. Pourtant, si en marge de son travail d'annaliste photographique, Mc Intyre a glané un peu partout des impressions et qu'il a voulu nous en faire part, avec le maximum de simplicité, de naturel et de bonne humeur, nous n'y voyons pour notre part rien qui puisse provoquer l'acrimonie des Zoïles locaux. Bien au contraire, on lui saura gré de la façon dont ce reportage est présenté et du cran apporté à sa rédaction, nonobstant l'absence d'expérience professionnelle. Jeune, ardent et enthousiaste, M. McIntyre a gardé malgré l'épreuve du feu et des plaies exotiques, un intérêt intact à l'égard de ce qui passe de neuf dans le champ de sa vision et de sa réflexion. Et il le dit en termes, qui ont pour eux le plus grand mérite: celui d'être essentiellement vivant. Un livre de guerre, qui transporte le lecteur à travers des paysages qui ne sont pas accessibles à chacun, même si l'on habite l'Orient, et qui projette sur les coulisses de l'Histoire et sur ses protagonistes, des lueurs tour à tour émouvantes, solennelles, ou ironiques, a une saveur humaine qu'on ne saurait lui contester. C'est bien le cas de ces «Films Without Make-Up», auxquels on souhaite une suite de la même veine, inspirée par les nouveaux champs d'action où M. McIntyre promène sa camera et sa soif d'apprendre en vivant fidèlement.

M. CLERGET, *Le Caire*, (2 volumes illustrés, R. Schindler, Edit Le Caire).

La magistrale synthèse historique, géographique et économique éditée par M. M. Clerget devrait avoir sa place dans la bibliothèque de chaque Orientaliste ou intellectuel tout court. L'auteur a tout lu de ce qui a trait à l'«un des centres les plus vivants de l'Islam» et il a reconstitué, à travers cette immense bibliographie, les étapes de son développement et de son rayonnement culminant en une mise au point aussi dense que brillante et hardie, du rôle de la Capitale Egyptienne dans la civilisation Musulmane contemporaine. C'est une oeuvre unique par l'envergure de son plan et l'intelligence de sa réalisation. Dans cette étude de géographie urbaine qui, dépassant ses frontières primitives, s'élargit jusqu'à devenir un tableau fourmillant de mouvement et de pensée, de l'histoire et des fonctions d'une cité, M. Clerget s'est surtout appliqué à discerner les éléments qui conditionnèrent l'évolution esthétique et sociale du Caire. Une information considérable alliée à une méthodique observation des choses, lieux et gens de la ville, l'a conduit à donner à son livre des dimensions qui embrassent tous les aspects qu'une semblable enquête peut faire naître, en cours de route, sur un esprit formé aux disciplines et aux exigences de la rigueur scientifique. L'historien de métier se double ici d'un témoin qui a su voir clair et le dire avec netteté. L'indépendance de son jugement et le réalisme constructif de ses méditations ajoutent encore au prix de son travail, complété par surcroît de statistiques, plans et illustrations, d'une indéniable valeur documentaire.

ANNE KENNY, *The Negro Spiritual*, (1 volume illustré par Kennedy, R. Schindler, Edit. Le Caire).

Un chatolement de mots dont la sonorité et la couleur auraient ravi d'aise un d'Annunzio sert de véhicule à l'expression de la pensée de l'auteur. Mais cette richesse verbale, qui est le fait d'une âme éprise du

beau sous ses formes les plus exaltantes ne saurait faire perdre de vue l'originalité de ces essais. On en goûtera autant que la ferveur de l'inspiration, l'artistique ciselure des sentiments et des idées.

Dr. S. MIHAELOFF, *Quelques Reflexions au sujet du lait dans l'Alimentation des Nouveaux-nés*. (La Presse Médicale d'Egypte, Le Caire)

La plaquette du Dr. S. Mihaeloff du Caire fait le procès des mères qui n'alimentent pas elles-mêmes leurs enfants au cours de la première année de leur existence, en soulignant par le résultat d'analyses chimiques, bactériologiques et biologiques, la bienfaisante vertu du lait maternel. Soucieux de donner à son savant exposé la plus grande diffusion, l'auteur convie les Comités d'Organisation des Salons de Beaux-Arts à remettre en honneur, parmi les thèmes demandés aux participants, ceux ayant trait à l'allaitement des enfants par leur mère. C'est un des sujets les plus nobles que puisse, en effet, traiter un artiste et il n'est point déplacé d'y songer, à une époque qui a besoin d'un plan Beveridge pour retrouver le sens de sa civilisation. Aussi bien faut-il espérer que ceux qui font mission de patronner l'Art lui imprimeront, dans une certaine mesure, la tendance que préconise M. le Dr. S. Mihaeloff dans un louable but d'hygiène sociale.

A. SHUAL

PHOTI ANGUOULÉ, «Voix» (Poèmes.) Alexandrie

Il s'agit bien d'une poésie tragique... La tragédie pèse sur notre patrie comme une chair ensanglantée. On a l'impression de cela surtout dans la première partie de la plaquette «Voix de Grèce».

Le poète regarde et ne voit autour de lui que vide et désolation. Tout ce qui était hier, fer et acier, s'est transformé nous dit-il, en horribles clous, pour percer le corps des Grecs. Ses visions sont terribles de douleur et de réalité. Ainsi cette infirmière qui sort au matin de son hôpital, un panier de mains et de pieds coupés, sous le bras... Et le dernier quatrain nous montre ceux qui attendent là-bas impatiemment, un bruit de pas ou une caresse de main...

La terre est devenue tout à coup avare. Elle ne fournit à notre grande faim, pas une miette, pas une goutte... L'Herbe a séché à même la racine, au sein de la mère, le lait a tari.

Nos enfants; ces squelettes, poupées de cire que l'on voit exposées comme des fantômes sauvés de la faim, dans les obscures vitrines du fascisme, privés de joie et de caresses.

Dans la seconde partie du livre, apparaît la Réfugiée, elle aussi chose inerte, ne sachant où poser sa malheureuse existence. Et dans ces limbes, un bruit d'espoir le son de la trompette!

L'impression générale est l'horreur qu'un envahisseur dur et barbare, laisse sur un pays frère et beau, comme notre illuminée péninsule. Pourtant ces vers n'atteignent pas le rythme suprême. On eût dit que la douleur broie tout, jusqu'à la cadence. De toutes ces nombreuses productions des poèmes de guerre qui viennent, comme vapeur sur un couvercle, d'eau bouillante, quels sont les définitifs? Combien de ces rimes entreront-elles dans notre Littérature?

Le poème épique est une énigme qu'il est difficile de solutionner en plein combat, de peur de se montrer mauvais patriote.

GEORGES ALKEOS, *Heures Lyriques*. (Poèmes), Alexandrie.

Alkéos, un alexandrin, un cavafique?... Mais Cavafy chantait seulement dans le bonheur. Sa création de l'éphèbe était un cri de joie.

Ses disciples se produisent dans le marasme. Nous autres alexandrins sommes rongés, dirait-on, par une hydre, et chaque jour, nous avons à couper une tête!...

Beaux vers sans doute que ceux d'Alkéos, venus à l'heure propice de la solitude, heure lyrique entre toutes. Je suis quand même d'avis, qu'il est préférable de se taire quand trop de noirceur vient en ce moment dans les yeux. La douleur est mauvaise conductrice de poésie, malgré tous les romantismes du monde ou plutôt à cause d'eux!

J'attends Alkéos au carrefour des joies. Son poème sur le berceau de son enfant me fait prévoir, un meilleur son. Quoiqu'on en dise l'angoisse produit des ratés, à moins de l'employer aux fins de surréalisme, alors elle n'est plus qu'un surplus de joie refoulée.

Stéfanos Pargas auquel est dédié le premier poème était un gai compagnon malgré lui et le tournant de son existence. La preuve est qu'il tenait à ce qu'on le brûle après la mort. Et un peu de fumée dans l'horizon c'est de la joie...

ELOY TROUVÈRE

M. A. MARCOU, *La Grèce n'est pas vaincue et nous faisons la Guerre*. (en Grec), Le Caire.

Dans ces proses patriotiques l'auteur profite pour donner un historique précis sur les durs moments que nous traversons. Résumé des discours et d'articles de fond, pages qu'il ne faut pas oublier, mais grever définitivement sur le fronton des nations victorieuses.

Pour Elle

V

ENTR'ACTE

*Laisse-moi te parler tout bas. Ecoute.
Tu m'aimes? Certes oui. Je le vois
à tes chers yeux, tes lèvres et toutes
les choses que tu ne dis pas et que je crois.*

*Moi, c'est plus simple. Je t'adore.
Nos deux vies, désormais, sont liées.
Si je ne t'aimais plus, je t'aimerais encore
d'un amour tendre ou féroce, jamais humilié.*

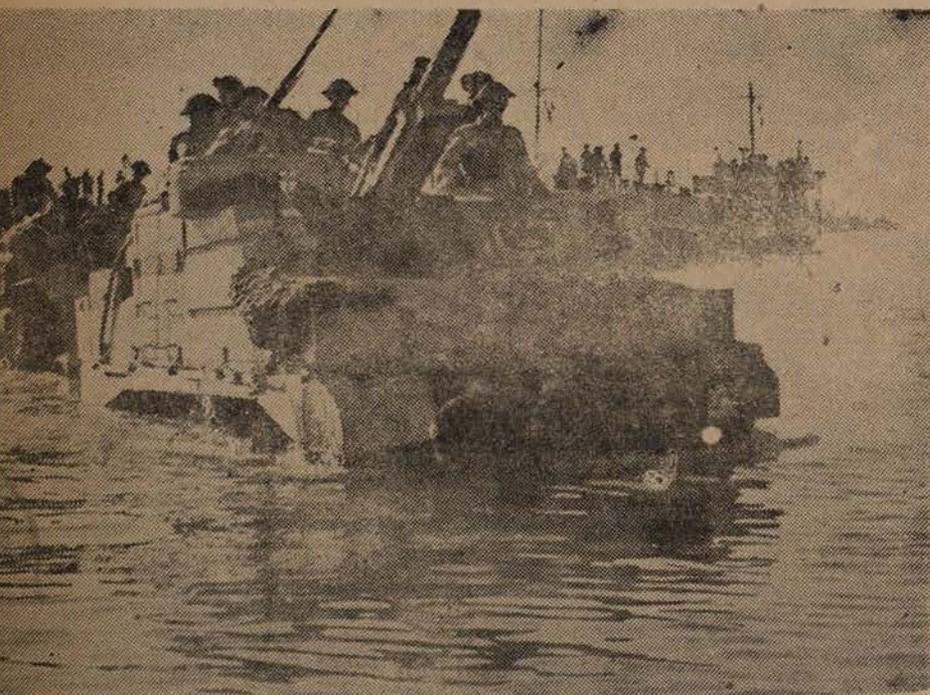
*Je te ferai du mal. Ça c'est inévitable.
On blesse toujours à force d'aimer.
Tu en doutes? Tu dis que c'est incroyable?
Ah! pardon pour les larmes que tu vas verser.*

*Moi je ne sais pas pleurer, je sais rire,
d'un rire long, claironnant, intolérable;
d'un rire triomphant et qui veut dire:
ne prends pas au sérieux Toi et l'impondérable!*

*Allons! déride ton front. Ce n'est pas grave.
Ce que je disais c'était pour t'amuser.
Souris donc! Là. Je te sais brave.
Je vois: pour te convaincre il te faut un baiser.*

A. KHEDRY

LES ARMES QUI PERCERONT LA FORTERESSE EUROPÉENNE



Ces canons mobiles britanniques employés en Sicile, contribuèrent à prendre par surprise les défenseurs de l'avant-poste italien. Appelés «Prêtres» ils protègent les troupes de débarquement.



Canon 75 de l'armée américaine, type qui a fait merveille durant les combats de Tunisie, photographié durant les récentes manoeuvres en Angleterre.



Voilà ce que le «nouvel ordre» a fait des enfants d'Athènes



Voilà ce que la faim, la maladie, les outrages ont fait de cet homme autrefois sain et robuste.

ECHOS et NOUVELLES

A la Légation des Pays-Bas



A l'occasion du baptême de la Princesse Margriët Francisca, la Famille Royale des Pays-Bas s'était réunie au Canada. Sur notre photo on voit de gauche à droite le Prince Bernhard, la Princesse Margriët Francisca, la Princesse Irène, la Princesse Juliana, la Reine Wilhelmine et la Princesse Beatrië.

Le 31 Août, les Néerlandais de tous les territoires du Royaume ont célébré le 63ème anniversaire de leur Souveraine. A ceux qui se trouvent en Hollande ou aux Indes Néerlandaises l'usurpateur avait naturellement défendu de manifester leurs sentiments, mais ceux de Curaçao, de la Guyane Néerlandaise, ceux qui se trouvent en mer, dans les pays alliés et neutres se sont réunis pour une célébration collective.

Des milliers de télégrammes de félicitations furent reçus par S.M. la Reine.

Au Caire, le Chargé d'Affaires des Pays-Bas et la Baronne Bentinck reçurent leurs compatriotes au Philips House à 7.30 hrs. Durant la réception le Baron Bentinck prononça une petite allocution. Il fit un tableau des souffrances croissant sans cesse des populations de la Mère Patrie et des Indes Orientales occupées, de leurs résistances et des risques délibérément pris par ceux qui opposent, chacun de sa manière les cruels nazis. Après avoir commémoré les victimes de la lutte pour la libération et après que l'hymne national fut chanté le Baron Bentinck entonna trois hurra pour la Reine, le guide bien-aimé de ses peuples tant dans la prospérité que dans l'infortune.

A la fin de la réception de Dr. Rog-

ge, président du Club Néerlandais donna lecture du télégramme de félicitations envoyé à la Reine au nom de la Colonie et exhorta les membres de la colonie de s'engager comme Donneurs de Sang pour les Forces Alliées.

Cet appel fut reçu avec grand enthousiasme et tout de suite des files se formèrent pour s'inscrire.

Ensuite la réunion continua au roof du Philips House ou un buffet froid avait été préparé par les bons soins de dames du Club Néerlandais. Bientôt un petit orchestre attira les couples vers la piste tandis que pendant les entractes des jeux furent organisés, qui rapportaient d'appréciables contributions à l'oeuvre du Colis des prisonniers de guerre, otages et internés néerlandais ainsi qu'au Fonds de la Princesse Marguerite pour les victimes de guerre de la marine marchande néerlandaise.

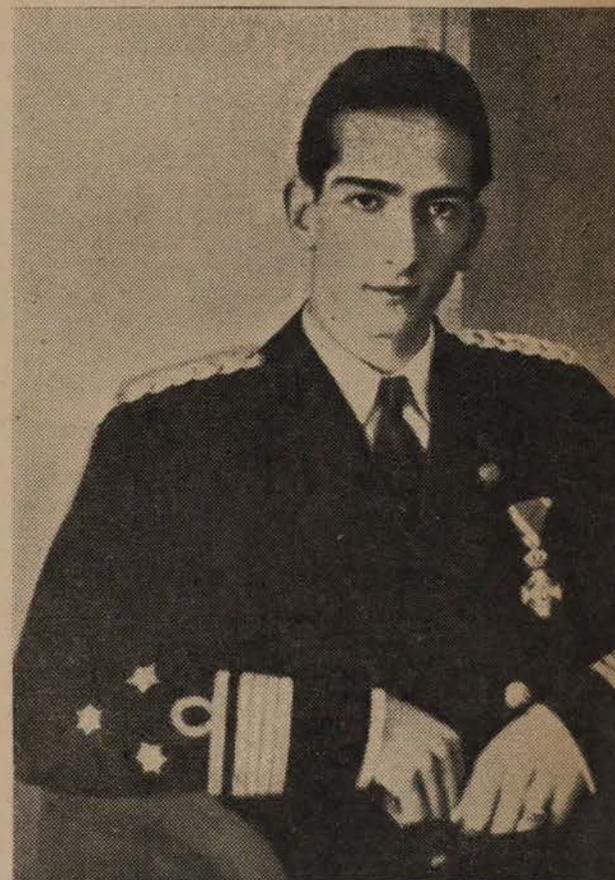
Un mot spécial d'éloge et de reconnaissance est dû à la Philips Orient et spécialement au directeur Monsieur Kool et à son second Monsieur van Lieshout qui sont aussi secrétaire et trésorier du Club Néerlandais. Non seulement ils ont prêté le Philips House mais ils ont en plus grandement contribué au succès de la soirée de la manière dont ils avaient pris soin de tout.

A la Légation de Yougoslavie

A l'occasion de l'anniversaire de naissance de S.M. le Roi Pierre II de Yougoslavie, un te-deum a été célébré le 5 septembre à l'église St. Nicolas de Hamzaoui.

Assistaient au service religieux, l'aide de camp de S.M. le Roi des Hellènes, représentant le Souverain, un représentant du gouvernement égyptien S.E. M. Militchevitch, ministre de l'Intérieur de Yougoslavie LL. EE. M. Djonovitch, délégué du gouvernement de Yougoslavie pour le Moyen Orient et l'Afrique du Nord, M. Barboza-Carneiro, ministre du Brésil, M. A.C. Kirk, ministre des Etats-Unis, M. Shone, ministre de Grande Bretagne, M. Skeferis, secrétaire général des Affaires Etrangères de Grèce, M. Dim. Pappas Chargé d'Affaires de Grèce absent s'est fait représenté par M. J. Kalerghis, M. P. Argyropoulo ancien Min. des Aff. Etrangères, M. Sanberg, Ministre de Norvège, M. Szaltanay-Stocho, ministre de Tchecoslovaquie, le Baron de Benoist, représentant le Comité de Libération Nationale de la France, le chargé d'Affaires de Chine, le Baron de Vaux, de nombreuses autres personnalités ainsi que les représentants des forces militaires alliées.

S.E. M. Hadz-Djordjevitch, ministre de Yougoslavie au Caire, recevait les personnalités présentes au te-deum assisté du personnel de la Légation Royale.



S.M. le Roi Pierre II de Yougoslavie

Garden-Party de Lord et Lady Killearn

L.L.EE. Lord et Lady Killearn ont donné dans les jardins de l'Ambassade britannique à Moustapha pacha (Ramleh), une garden-party à l'occasion du baptême de leur fille.

On reconnaît, à la table d'honneur, de droite à gauche: S.A.R. le Prince Mohamed Aly, S.E. Lord Killearn, S.E. Moustapha Nahas pacha, S.A.R. la Princesse Frédérique de Grèce (marraine) et S.A. le Prince Omar Toussoun.

La Baronne de Benoist

Nous apprenons que la Baronne et Mademoiselle de Benoist, qui font partie d'une formation chirurgicale des Forces Françaises, viennent de quitter le Caire en avion pour Alger d'où elles rejoindront le groupe auquel elles sont affectées.

A la Légation Royale de Belgique

Mme Louis Scheyven, épouse du Chargé d'Affaires de Belgique, a réuni à la légation les dames de la Colonie belge et a organisé avec leur concours un ouvrage intitulé «œuvre de secours aux enfants de Belgique».

Un fonds de souscriptions a été ouvert auprès de la Banque Belge et Internationale en Egypte. Les Belges et les amis de la Belgique qui ne manqueront pas d'apporter leur appui à cette œuvre sont chaleureusement remerciés à l'avance.

A la Légation du Brésil

La grande République sud-américaine commémora le 121^{ème} anniversaire de son indépendance politique proclamée le 7 septembre 1822.

En effet le 7 Septembre les nombreux amis que compte le Brésil en Egypte se sont rendus à la Légation où S.E. le Ministre et Mme Barbo Camerio recevaient les visiteurs avec leur affabilité habituelle.

A la Légation du Chili

Egalement le 18 Septembre proclamation de l'Indépendance de la République du Chili. Don R. Suárez-

Barros et Madame Barros reçurent les félicitations du monde diplomatique et politique.

Grèce Egypte

A l'occasion de l'anniversaire de la prestation du serment constitutionnel par S.M. le Roi, S.E. M. Tsouderos, président du Conseil Hellénique, a adressé à Sa Majesté le télégramme suivant:

«En cet anniversaire d'un jour solennel dans le règne de Votre Majesté et dans la vie de l'Egypte, j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté, en mon nom et au nom de mes collègues du Gouvernement Royal Hellénique, nos vœux respectueux et sincères pour Votre bonheur personnel et pour la prospérité de Votre noble Nation.»

S.M. le Roi Farouk a remercié le Président du Conseil Hellénique par la dépêche suivante:

«L'aimable dépêche de Votre Excellence M'a particulièrement touché. En vous adressant ainsi qu'à vos honorables collègues l'expression de Mes vifs remerciements et de Mes meilleurs souhaits, Je forme des vœux sincères pour la prospérité de la vaillante Nation Hellène.»

L'œuvre du British Council en Orient

Au cours d'une brillante réception donnée par le Prof. Ivor Evans au Shepherd's Hotel, l'œuvre du British Council dans le Moyen Orient fut exposée dans ses grandes lignes. Grâce à son organisation et à son activité on a pu enregistrer un énorme développement de l'intérêt porté dans ces régions à la langue et à la culture anglaises. Les diverses Ecoles ouvertes par le «British Council» en Egypte, Palestine, Turquie, Chypre, Malte, Perse, Ethiopie et Aden ont permis

de resserrer les relations existant entre ces pays et l'Angleterre, et le programme d'action des dirigeants du «British Council» dans le Moyen Orient prévoit une extension continue à ce programme de travail, par la projection de films et l'organisation de conférences et d'excursions, etc. aptes à consolider l'intérêt des peuples étrangers à l'égard de la magnifique œuvre entreprise par ces Instituts d'Education.

A l'issue du Cocktail-Party qui réunissait les membres de la Presse du Caire et les Correspondants de Guerre Etrangers, le Prof. Evens annonça la nomination du Professeur T. S. Roase, comme représentant du British Council dans le Moyen-Orient. Professeur au Collège de Hertford à Oxford, le Prof. Boase est une autorité mondiale en matière d'histoire de l'Art et joint à son immense érudition des qualités d'administrateur, qui contribueront à faire de sa mission un légitime succès.

Nous le prions de trouver ici l'expression de nos souhaits de bienvenue en Egypte.

Emouvante cérémonie à la Légation de Chine en mémoire du Président de la République Chinoise

Une émouvante cérémonie se déroula le 11 Août à la Légation de Chine. Devant de nombreuses personnalités le Dr. Tang Wu, Chargé d'Affaires de Chine, et le personnel de la légation accomplissaient les rites traditionnels de la commémoration du Dr. Lin Sen, Président de la République Chinoise.

La cérémonie débuta par une marche funèbre, après quoi, trois minutes de silence recueilli furent observées par toute l'assistance. Puis le Dr. Tang-Wu brûla de l'encens et déposa une couronne de fleurs blanches devant la photographie du Président défunt, encadrée du drapeau chinois.

Ensuite se déroula la cérémonie de libation. Une partie du contenu de trois verres de vin fut répandue par terre. Puis les verres furent placés sur la table où se trouvait la photo du Dr. Lin Sen. Cette libation funèbre fut suivie de la lecture d'un éloge au défunt. L'assistance s'étant inclinée par trois fois, la cérémonie prit fin sur une nouvelle marche funèbre.

Parmi les personnalités présentes, on remarquait S.E. Ismail Bey Teymour, Premier Chambellan, représentant S.M. le Roi; S.E. Abdel Rahman Hakki bey, Sous-Secrétaire d'Etat p.i. du Ministère des Affaires Etrangères, représentant le Gouvernement Egyptien; S.E. l'Ambassadeur de l'Iran, S.E. le Ministre des Etats-Unis, S.E. le Ministre à l'Ambassade britannique, le Général Stone, commandant en chef des troupes britanniques en Egypte; S.E. le lewa Russell pacha; des membres du Corps Diplomatique, des Officiers supérieurs alliés, les membres de la Presse, etc.

Un diplomate français au Caire.

Revenant l'Alger où il avait été appelé en consultation par le Comité Français de Libération Nationale, M. Roger Garreau, Délégué Plénipotentiaire à Moscou et ancien Chargé d'Affaires au Caire, était de passage parmi nous pour quelques jours.

Nous ne doutons point que l'éminent diplomate que *La Semaine Egyptienne* s'honore de compter parmi ses amis n'ajoute de nouveaux lauriers à une carrière déjà féconde, au cours de sa nouvelle mission.

A la Légation de Turquie

M. Kemal Nachit Kavur, ancien conseiller à l'ambassade de Turquie à Berlin, a été transféré au même poste au Caire.

M. Kemal Nashit Kavur est le frère de M. Shadi Kavur, directeur du Cabinet du ministre des Affaires Etrangères ture.

Mondanités

Notre ami M. Ascar Nahas, secrétaire oriental de la Compagnie du Canal de Suez, donnait l'autre jour une réception à laquelle avaient été conviés les représentants de la presse, Mme Joséphine Baker et Mme René Davelly qui voulurent bien chanter quelques chansons connues, furent très applaudies.

Cette réception fut à tous points réussie.

Le nouveau Directeur de l'Information à la Délégation Française.

M. Roger Demonts, chef de la Section de Presse au Service de l'Information à Beyrouth, est arrivé au Caire où il a pris possession de ses nouvelles fonctions de Directeur de l'Information auprès de la Délégation Française. M. Demonts qui a longuement séjourné dans le Moyen-Orient, a une connaissance approfondie des questions orientales et une maîtrise parfaite de la langue arabe.

Nos hôtes

Nos lecteurs se réjouiront d'apprendre que Marcel Bosshard, l'auteur de «Les routes qui ne mènent à rien» est actuellement en Egypte. On n'a pas oublié le succès de ce livre qui par ses qualités de pensée et de style retint l'attention des meilleurs critiques de notre temps. On attend avec impatience le prochain livre de Marcel Bosshard «Aventure mystique» dont



*Jean Marcel Bosshard
auteur de
«Les routes qui ne mènent à rien»
Capitaine dans les Forces Françaises
Libres*

la plus grande partie se passe en Egypte dans le milieu des étudiants d'El Azhar, si curieusement fouillé déjà par Deif et Boujean ainsi que par Tahâ Hussein. On souhaite à Marcel Bosshard le loisir de mener à bien son oeuvre. La curiosité sympathique et impatiente des lecteurs de «Ces routes ne mènent à rien» sera, n'en doutons pas, amplement satisfaite par ce nouvel aspect d'un talent si évidemment fertile en ressources que son premier livre est loin de les avoir épuisées malgré la richesse de son contenu.

Le Jour du Dodécanèse

Le samedi 9 octobre et le dimanche 10 octobre de gentilles quêteuses demanderont votre obole contre remise de l'emblème du «Jour du Dodécanèse».

Donnez avec empressement votre écot.

Le Dodécanèse après 30 ans de tyrannie odieuse fêtera bientôt sa libération mais... des milliers de ses habitants... vieillards femmes et enfants... demandent du secours.

Le jour du Dodécanèse est organisé sous les auspices de S.B. le Patriarche grec-orthodoxe d'Alexandrie, Mgr. Christophoros II, président honoraire de la Collecte Dodécanésienne, ainsi que du Comité Central Dodécanésien, et aura lieu en Egypte et au Soudan.

Au Ministère Royal Hellène des Affaires Etrangères

S.E. M. P. Pipinellis, ministre résident, est transféré du service central au Ministère Hellénique des Affaires Etrangères et nommé Ministre de Grèce auprès des gouvernements de Pologne, de Belgique et du Luxembourg.

S.E. M. Ch. Diamantopoulos, ministre résident, est nommé Ministre de Grèce à Rio de Janeiro.

S.E. M. Vassili Papadakis, ministre résident est transféré auprès du service central du Ministère hellénique des Affaires Etrangères.

* * *

M. J. Lymbéropoulos, vice-consul de Grèce à Zagazig, a été transféré au Consulat du Caire.

M. G. Papadopoulos, vice-consul de Grèce au Caire, a assumé la direction du Consulat de Suez.

M. D. Avramidis, vice-consul de Grèce à Suez, a été transféré au ministère hellénique des Affaires Etrangères.

Une réception à l'«O.W.I.»

M. J. Barnes, directeur pour le Moyen-Orient de l'Office d'Information de Guerre américain, offrait samedi une réception à l'occasion du passage en Egypte de M. James Linen, directeur de la section étrangère de l'O.W.I.

De nombreux correspondants de guerre, journalistes et membres de la Presse d'Egypte assistaient à cette réception qui fut très animée.

Crépe

Constantin Sourlas n'est plus. C'est avec une émotion intense et profonde que la Colonie Hellène et les nombreux amis que le défunt comptait en Egypte, apprirent sa fin prématurée.

Arrivé il y a à peine 10 jours de Moscou où il était attaché à l'Ambassade Royale Hellénique, pour affaires de service, il s'est éteint à l'Hôpital Hellénique du Caire après une courte maladie.



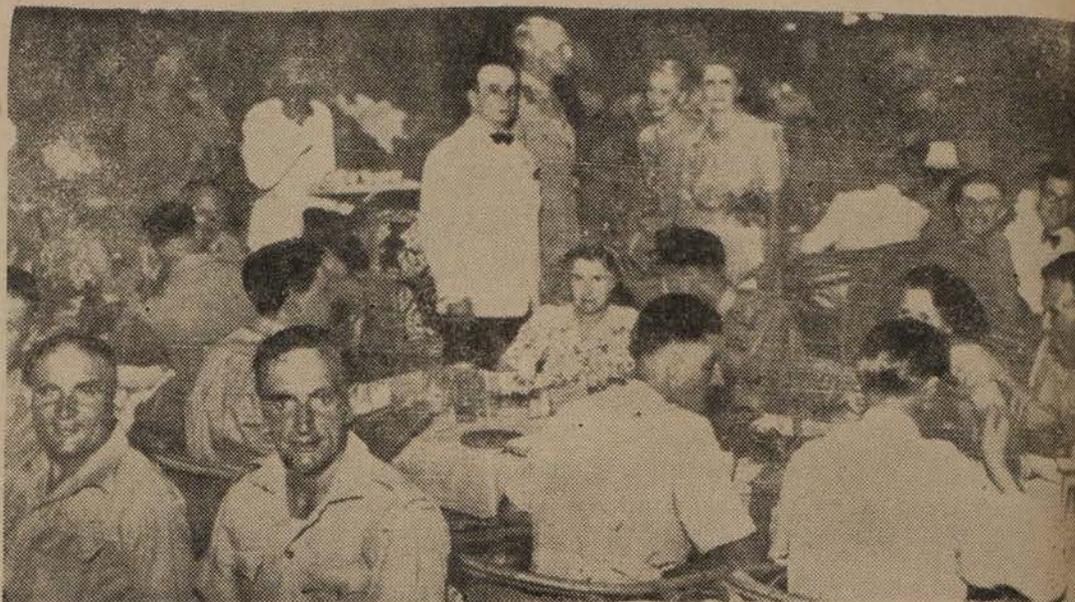
CONSTANTIN SOURLAS

Originaire de l'Épire Constantin Sourlas fut un fonctionnaire actif, intègre et consciencieux n'ayant qu'un désir celui de servir sa Patrie et ses concitoyens. Durant le temps qu'il passa au Caire il a su conquérir l'estime et l'affection de tous par la droiture de son caractère et ses nombreux mérites qui lui valurent tous les suffrages. C'est pour cela que sa mort a causé une profonde tristesse car il fut un des fonctionnaires les plus capables et les plus dévoués du Ministère Royal des Affaires Étrangères et duquel on attendait beaucoup.

Ses funérailles furent très émouvantes et des nombreuses couronnes furent déposées sur son cercueil.

Egypte-Grèce

S.E. Hassan Nachal pacha, ambassadeur d'Égypte à Londres a délégué le kaimakam Chawki Abdel Rahman bey, attaché militaire à l'ambassade égyptienne, pour le représenter à la cérémonie religieuse qui s'est déroulée à la Cathédrale St. Paul de Londres pour la libération de la Grèce.

Hommage à la Huitième Armée

Sur notre photo on voit Mtre. Edgard Gallad, Madame L. Scheyven et Mme Butler au milieu des soldats de la VIII^e armée.

Notre excellent confrère et ami Maître Edgard Gallad, Directeur du grand quotidien du matin «LE JOURNAL D'EGYPTE», offrit dans le cadre frais et féérique de l'Auberge des Pyramides une fête de nuit aux soldats de la glorieuse VIII^e armée de passage au Caire. Cette fête de nuit a obtenu un très grand succès et nos héros, aux sons d'un jazz parfait, passèrent une soirée inoubliable. Nous félicitons vivement notre excellent ami pour sa belle initiative, ainsi que Mme. Butler, de l'Imperial War Office Information, qui veilla avec beaucoup d'attention au succès et à l'organisation de cette soirée.

Le Fonds d'assistance de la Princesse Héritière de Grèce

Des collectes seront organisées dans toutes les églises anglicanes d'Égypte au profit du Fonds d'Assistance de S.A.R. la Princesse Frédérique de Grèce. Des prêches spéciales y seront également prononcées pour inciter les fidèles à donner leur obole pour secourir, dès le lendemain de sa délivrance, le peuple grec affamé.

Telle est la décision que vient d'adopter Mgr. Gwynne, évêque de l'Église anglicane, dont le cœur est sensible à toutes les initiatives généreuses.

Nous apprenons d'autre part que des comptes spéciaux au nom du Fonds de la Princesse Héritière de Grèce viennent d'être ouverts auprès de la Banque Misr et de la Banque d'Athènes, ainsi que dans toutes leurs succursales, où tous ceux qui veulent contribuer à l'œuvre de secours aux Hellènes — et ils sont foule nous n'en doutons pas — peuvent dès à présent déposer leurs dons généreux.

Carnet Rose

Le 19 août a été célébré le mariage de M. le Juge Georges Roilos, Vice-Président de la Communauté Hellénique et Président du Centre Helléni-

que avec la toute charmante et gracieuse Mlle Chryssoula Marangaki de la famille bien connue du Caire.

L'Église de Saint Constantin et Sainte Hellène était trop petite pour contenir les nombreux invités parmi lesquels on distinguait les Juges des Tribunaux Mixtes, les Membres du Barreau, le Conseil de la Communauté Hellénique au complet ainsi qu'une foule d'intellectuels, d'industriels, de financiers et tout ce que la capitale compte d'élégant et de beau.

S.E. le Colonel D. Levidis Maître de la Cour de S.M. le Roi des Hellènes, le Général P. Nicolaidis, Chef de Sa Maison Militaire, le Capitaine P. Stathatos, Aide-de-Camp, le Général Basile Maravéas, le Chargé d'Affaires de Grèce M. Dimitri Pappas ainsi que tout le personnel de la Légation Royale rehaussèrent par leur présence la cérémonie qui fut bénie par LL.EE. l'Évêque de Babylone Mgr. Harion et le Métropolitite de Peluse Mgr. Parthenios entourés de tout le clergé de la Capitale. Suivant la coutume grecque le parrain M. Th. Cozzika, Président de la Communauté Hellénique, échangea les bagues des fiançailles.

À l'issue de la cérémonie une réception eut lieu dans les vastes salles du Centre Hellénique où des rafraîchissements et les dragées d'usage ont été offerts aux nombreux invités qui félicitèrent chaleureusement les jeunes époux. La «Semaine Egyptienne» présente à cette occasion aux jeunes époux ses meilleurs vœux de bonheur.

Nous apprenons avec plaisir le mariage, célébré le 4 septembre, au Caire, dans la plus stricte intimité, de Mlle Hélène Smilianitch, fille de l'ancien ministre de Yougoslavie au Caire, et de Mme Smilianitch, avec le capitaine Léonidas Pachany, de l'armée yougoslave. Nos plus vives félicitations et nos vœux sincères aux jeunes époux.

LA 4^{ÈME} REPRÉSENTATION

DES TRETEAUX



V oici pour la quatrième fois les Tréteaux sur la sellette ou, plus exactement, sur les planches. Un « mot » court sur la vedette-directrice-metteur en scène de la troupe : « Elle doit avoir un affreux accent français ; dit-on ; c'est pour cela qu'elle prend l'accent roumain ». En effet, pour ses débuts, ainsi que les lecteurs de la « Semaine Egyptienne » s'en souviennent, Mme N. Enokian avait choisi « Tovarich » où, pour la plus grande joie des spectateurs, elle imita fort heureusement Mme Elvire Popesco. Puis ce fut « L'Habit Vert ». Les auteurs avaient fait l'héroïne d'origine américaine, Mme Enokian la naturalisa roumaine. En ces temps d'incertitude géographique cela passa aisément. Puis vint « Romance ». Mme Enokian incarna la Cavallini : accent italien où pointait de temps à autre le cher accent roumain. Le public des Tréteaux habitué à rire aux réparties de sa vedette, rit aussi cette fois-ci, mais quelquefois hors de propos car, comme chacun le sait, Romance a des moments pathétiques où il faut pleurer.

Pour sa quatrième apparition, Mme N. Enokian a choisi « L'amant de Madame Vidal ». L'auteur a inscrit en première page cette remarque : « L'actrice qui interprète le rôle de Mme Vidal ne doit absolument pas prendre d'accent étranger. Les quelques lignes qui font de Mme Vidal une Roumaine n'ont été introduites en appendice que pour permettre à Mme Popesco d'interpréter ce rôle. » Mme Enokian n'en a tenu aucun compte : elle a gardé les quelques lignes et surtout l'accent. Mais il est faux de dire qu'elle le fait parce qu'elle parle incorrectement le français. Mme Enokian a une excellente diction. Elle imite Popesco parce que certaines réparties prennent de cet accent, une saveur particulière ; parce que le public rit de ses imitations et l'applaudit ; parce que surtout, elle aime Popesco.



Cette mise au point faite, venons-en à « L'amant de Mme Vidal ». Cette comédie, comme toutes celles de Verneuil, vaut par ce que valent les interprètes : c'est l'aventure d'une femme follement romanesque que la moindre influence emballe. Au moment où la pièce commence, l'idée que son mari la trompe s'empare de son imagination et le remède que cette fantasque trouve, c'est de faire semblant de le tromper, avec un amant de paille, qu'elle louera. De là « une situation » dont Verneuil, en habile comédiographe, tire des effets comiques.

Nicole traita les auteurs dramatiques « d'empoisonneurs publics, non des corps, mais des âmes ». Et

cette condamnation portait sur le théâtre du XVII^e siècle, si pudique. Qu'aurait-il dit, Nicole, si, installé au premier rang du balcon, dans le fauteuil No. 13, il avait assisté à la représentation de « L'amant de Mme Vidal », s'il avait entendu la salle, composée en plus grande partie de jeunes gens et de jeunes filles, rire aux réparties scabreuses d'acteurs aussi jeunes ? En moraliste philosophe, il aurait conclu qu'il ne faut jamais se plaindre de son époque, car il viendra certainement une époque postérieure qui la dépassera en immoralité.

Mais nous ne sommes pas Nicole. Notre admiration pour la morale de Port-Royal est, hélas, toute platonique. Nous avons ri, nous aussi, sans arrière-pensée morale, — ou presque.



La troupe des Tréteaux a perdu son meilleur acteur, Lucien Parmentier, qui aurait fait un amant de Mme Vidal délicieux. Mr. Trad qui le remplace, a été correct. D'ailleurs ce jeune homme est en progrès.

Mme Vidal, c'était Mme Enokian. Elle a été pleine de naturel et de brio. On a applaudi à juste titre la scène de la lettre.

Les rôles secondaires ont été, d'une façon générale, bien tenus. Les lecteurs de « La Semaine Egyptienne » savent tout le bien que nous pensons de Mlle. Josette Boulad : elle a été égale à elle-même dans le rôle de Françoise Charny : élégante, vive, spirituelle, avec une voix et un accent délicieux.

Mlle. Laure Gargour n'a fait qu'apparaître au second acte : elle a dessiné avec finesse ce type de femme si courant, dont le rôle essentiel consiste à colporter des potins.

Mr. Tony Parigory est, à chaque représentation, meilleur. Son naturel, sa façon, sa voix bien timbrée, son bel accent font merveille. Quand il arrivera à maîtriser complètement sa vitalité exubérante ce sera parfait. Il fait déjà penser à Michel Simon ou à Charles Laughton et il n'a pas vingt ans.

Un bon point à MM. Edwin, Chidiac et Pischler.



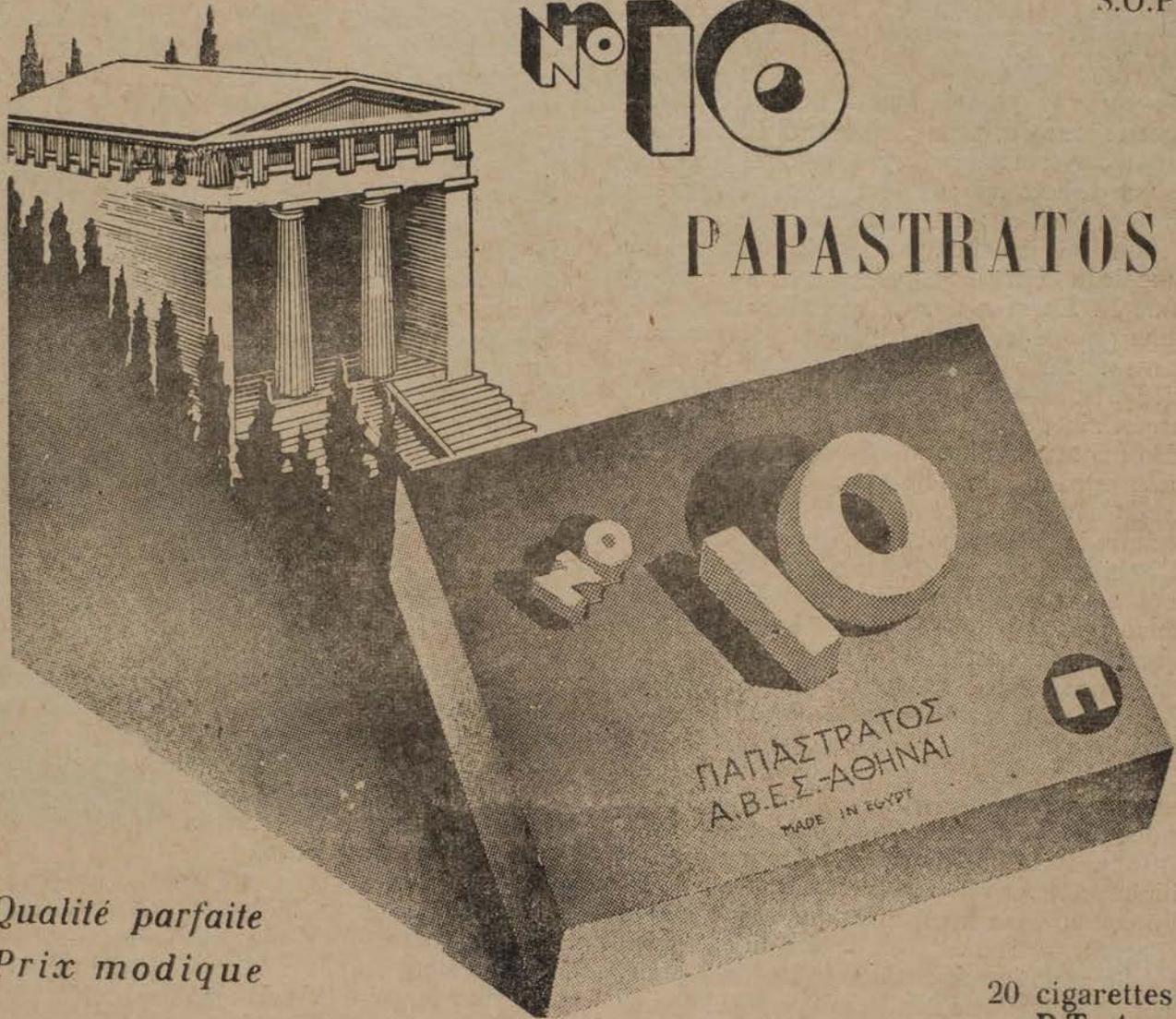
Et avant de finir, une mention pour la savante disposition des tentures, des meubles, des fleurs et des bibelots : on reconnaît le bon goût des décorateurs du « SEIZE ».

JEAN B. VIVANTE

S.O.P.

N^o 10

PAPASTRATOS



*Qualité parfaite
Prix modique*

20 cigarettes
P.T. 4

CIGARETTES PAPASTRATOS

“UN DELICIEUX RAPPEL DE LA GRECE”

R. C. No. 4924



CONSTANTE
FIDÈLE
et **SURE**



P.T.
3.5 net

EXCELSIOR
GIANACLIS

R.C.
No 4924

Cinéma ROYAL

R.C. 7374

Sh. Ibrahim Pacha Tél. 45675 - 59195

*Du Lundi 11
au Dimanche 17 Octobre 1943*

La plus belle aventure de Tarzan

Johnny Weissmuller

Frances Gifford

Johnny (Boy) Sheffield

dans

TARZAN Triumphs

Aussi une exquise création de Walt Disney

Snow Fight

en Technicolor

WAR PICTORIAL NEWS

Chaque jour : 10.30 a.m. - 3.15-6.30-9.30 p.m.

Cinéma METROPOLE

R.C. 7374

Sh. Fouad 1 Tél. 58391

*Du Lundi 11
au Dimanche 17 Octobre 1943*

Paramount présente :

Une comédie désopilante aux
situations pleines d'imprévu!

Rosalind Russell

Fred MacMurray

dans

Take a Letter Darling

WAR PICTORIAL NEWS

Chaque jour 3.15 - 6.30 - 9.30 p.m.

VENDREDI et DIMANCHE à 10.30 a.m.

Cinéma

DIANA Palace

R.C. 7374

Sh. Elfi Bey Tél. 47067-68-69

*Du Lundi 11
au Dimanche 17 Octobre 1943*

CHAQUE JOUR

10.30 a.m. 3.15 - 6.30 - 9.30 p.m.

2ème Semaine !

20th Century Fox présente :

Betty Grable - John Payne

Carmen Miranda

Harry James - Cesar Romero

dans

Springtime in the Rockies

en Technicolor

Au programme :

WAR PICTORIAL NEWS